CARNET DE ROVTE D'VN AVMÔNIER DE CAVALERIE

D'ARMÉNIE AU FRONT FRANÇAIS

MAI 1914 = DÉCEMBRE 1917

M · CM · XIX

PAYOT ET Cie, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

CARNET DE ROVTE D'VN AVMÔNIER DE CAVALERIE

D'ARMÉNIE AU FRONT FRANÇAIS

MAI 1914 = DÉCEMBRE 1917

M • CM • XIX

PAYOT ET Cie, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

DÉDICACE

A LA MÉMOIRE DES

ARMÉNIENS MASSA-

CRÉS , PARCE QUE

LEUR RACE LABORIEUSE GÊNAIT LES AMBITIONS ALLEMANDES

A MES DRAGONS , INTRÉPIDES PATROUILLEURS , QUI TOMBAIENT

EN CRIANT : VIVE LA FRANCE ! ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

A MES PETITS CHASSEURS , INÉBRANLABLES SOUS LA MITRAILLE

DE COURCY, QUI MOU-

RAIENT JOYEUX EN AP-

PELANT LEUR MÈRE !

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

JE DÉDIE CES PAGES

DE MON CARNET DE

ROUTE, ILLUMINÉES

DE BEAUX REFLETS DE

LEUR AME FRANÇAISE

NIL OBSTAT. *Parisiis, 14° Martii 1919*. Léonce de Grandmaison.
IMPRIMATUR. *Parisiis, die 14ª Martii 1919*. G. Lefebvre, Vic. gén.

Les principaux chapitres de ce *Carnet de Route* ont paru pour la première fois dans les *Études* du 20 mai 1917 et du 5 janvier 1918

A MES COMPAGNONS D'ARMES

DRAGON OU CHASSEUR *qui liras ces pages, sache qu'elles sont écrites pour toi.* . . . . . .

Avant de te quitter pour reprendre ma vie voyageuse, j'ai déchiré à la hâte quelques feuilles de mon carnet de route. Les dangers commmuns avaient lié nos vies ; mais le tourbillon de la guerre est une continuelle séparation. Le souvenir nous fait revivre ces grandes heures où, ensemble, nous avons aimé la Patrie. . . . . . .

Plus tard, sur tes genoux, de petites mains ouvriront ce livre pour te dire : « Papa, raconte-nous les histoires de la Guerre ! » . .

Tu leur diras la perfidie du Boche qui depuis longtemps se préparait partout à la lutte, sa cruauté qui lui laissa massacrer les petits Arméniens, parce qu'ils aimaient la France et gênaient son appétit de conquête. . . . . . .

Tu leur parleras de nos cavaliers qui, ne pouvant plus poursuivre le Boche, durent tenir les tranchées. . . . . . .

Tu leur raconteras pourquoi, sur l'étendard du régiment, à côté des victoires de l'Empire, on a pu écrire : « ROZELIEURES, YPRES, MASSIGES, COURCY ! *»* . . . . . .

Dis-leur que peu importe la forme du combat. La victoire est à celui qui hait l'injustice et l'oppression étrangère, insouciant à ses souffrances, quand elles sont pour la liberté du Monde.

Et si c'est pendant une permission de la guerre que tu feuillettes avec eux ces pages, fais-leur répéter la prière de l'Eglise pour le temps de Guerre que je t'ai récitée si souvent : « Seigneur, brisez la sauvagerie de nos ennemis. » . . . . . .

Ces âmes pures, unies à celles de mes petits Arméniens martyrs, attireront la vengeance de Dieu, la défaite sur les Barbares.

. . . . ANTOINE POIDEBARD , S. J. . . . .

Aumônier au 2e Dragons , puis au 13e Chasseurs

1. Panorama des montagnes d'Arménie, lieux de massacres.

I ✣ LA MOBILISATION EN TURQUIE D'ASIE

MAI-JUIN 1914

Siwas, 27 juin 1914. = L'année scolaire est finie. 1915 s'annonce plein d'espoirs pour la mission française. Notre collège voit affluer les enfants des familles arméniennes. A la séance de clôture, ébahissement des hauts fonctionnaires turcs et des notables de la ville venus nombreux ; le général Avni Pacha qui a son fils parmi nos élèves a pris la parole : « C'est à la France qu'il faut confier l'éducation de nos fils, c'est elle qui répand dans le monde la vraie civilisation ! » Je regarde instinctivement à la place réservée au chef d'état-major, un colonel allemand. Heureusement, ou malheureusement, le fauteuil est vide. Le wali, Mouamer Pacha, parle ensuite ; mais, dans ses éloges de tribun emphatique, on sent percer le fanatisme national du Jeune-Turc.

Nos œuvres de jeunes gens, elles aussi, ont fini par s'établir ; au milieu du chaos politique des comités (clubs) arméniens et turcs, notre cercle français s'est fait une place.

Il groupe un noyau de jeunes, sérieux et travailleurs, sympathiques à la France.

D'autre part, notre influence nationale semble arriver aux résultats pratiques en Turquie d'Asie. Après tous les pourparlers de l'emprunt ottoman, il a été enfin décidé que les travaux de la ligne ferrée Samsoun-Siwas et des ports de la mer Noire seraient confiés à une compagnie française. Allons-nous voir une percée française coupant perpendiculairement la percée allemande du chemin de fer de Bagdad ?

2. Consulat de France à Siwas.
Mme Carlier, femme du Consul, y défendit elle-même les réfugiés arméniens (1895).

Un seul point noir à l'horizon : depuis quelques semaines, le corps de couverture de la frontière du Caucase (10e Corps) vient d'être transféré d'Erzindjian à Siwas. Un immense camp d'instruction a été établi sur le plateau qui domine la ville. Les troupes, bivouaquées sous la tente, y sont soumises à un entraînement intensif. Équipements et armements tout neufs viennent directement d'Allemagne. Y aurait-il menaces de guerre avec la Russie ?

Deux officiers allemands, un colonel d'état-major et un commandant d'artillerie, tous deux brevetés, sont arrivés de Berlin diriger l'instruction. Pratiquement, ils sont les maîtres au quartier général. Pour le service militaire de nos chrétiens, nous avons plusieurs fois recours à eux. Le commandant surtout est d'une serviabilité marquée. L'autre jour, il m'a accompagné lui-même près d'un chrétien mourant à l'hôpital militaire, dont l'officier turc de service me refusait l'entrée.

28 juin. = A l'occasion des courses, le wali a donné comme chaque année une réception officielle. Sa tente généreusement ouverte dominait la grande prairie où, autour de l'immense piste, la foule bariolée attendait impatiemment l'heure des jeux. Encadrée par les tentes des fonctionnaires et des notables, elle étalait son luxe oriental et ses tapis de prix. Mouamer Pacha recevait princièrement ses

3. La réception officielle du 28 juin 1914 à Siwas.
Les invités du wali et l'Etat-Major turc et allemand du 10e Corps.

hôtes : quelques membres de la colonie européenne, les généraux du 10e Corps, les deux officiers allemands et un jeune Bey circassien, hôte particulier du Palais. Du fond de la tente, par la baie des portières rouges largement relevées, on apercevait, au-dessus de la foule multicolore, les terrasses de la ville et les minarets seldjoucides. Dominant tout, le grand cirque des montagnes et au loin les hautes chaînes escarpées d'Erzindjian et du pays des Kurdes vers l'Euphrate.

4. Divan arménien.

Toujours aimable, le wali m'avait placé entre le commandant allemand et le bey tcherkesse. Avec le Tcherkesse, la conversation en turc fut simple : chevaux, armes, tapis, menues nouvelles des tribus de la montagne que je connais. Avec le commandant, elle s'engagea à demi-voix, en français, sur les Arméniens, sujet qui avait l'air de l'intéresser fort. A cause de son influence au Palais, je lui signalai quelques affaires en cours où l'administration locale manifestait sourdement sa haine du chrétien, et où il pourrait rendre grands services. Malgré ses assurances, je me demandais, à part moi, quel était le plus sincère dans sa bienveillance : de l'officier allemand sanglé dans son uniforme à la turque, ou du chef circassien, mis probablement près de moi pour me faire trop parler. L'influence de l'Allemagne, envahissante pour les Turcs, ne deviendra-t-elle pas funeste aux Arméniens eux-mêmes ? La race arménienne, industrieuse et commerçante, favorable à la France et à ses alliés, ne va-t-elle pas être le grand obstacle à la colonisation allemande qui voudra se faire par des familles de la métropole ? Et alors ? Supprimer une race, ou la laisser criminellement supprimer, est bien facile au peuple qui tiendra entre ses mains la race turque et son fanatisme latent. L'attitude de l'Allemagne dans les derniers massacres d'Adana est diplomatiquement établie. Le résultat en a été la mainmise par elle sur la riche plaine de Cilicie et son industrie cotonnière.

30 juin : départ pour la France. = Mon service de vaccination antityphique, annexé depuis deux ans au dispensaire de la Mission, aura maintenant un rival dans l'hôpital militaire du 10e Corps où l'on va employer sérums et méthodes allemandes. Je vais à Paris travailler quelques jours au Val-de-Grâce et faire des achats pour mon service.

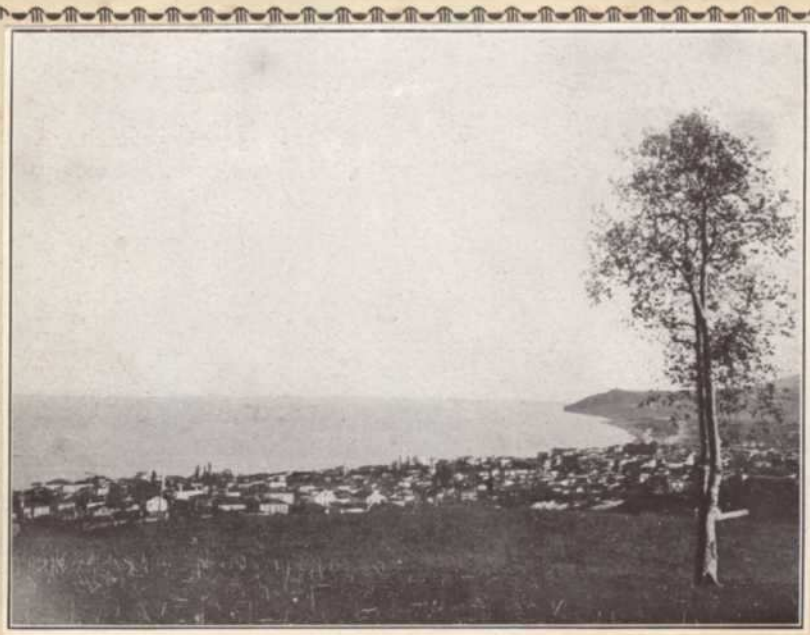
Le 15 août, je serai de retour à Siwas : un prince kurde de la montagne me réclame pour une tournée de malades dans sa tribu. En deux semaines, avant la rentrée du collège, je pourrai faire une expédition intéressante chez ce chef influent. Il a découvert des gisements de charbon et de cuivre, sur lesquels nos ingénieurs me questionnent souvent.

6 juillet, Samsoun. = Dans le divan du consulat de France, je trouve l'ingénieur en chef des chemins de fer, qui arrive pour établir les tracés de la voie. Nous causons de la percée française si longtemps attendue. Samsoun, devenue tête de ligne, drainera vers elle tous les produits de l'intérieur : blé, tabac, opium, bétail... Les mines, inexploitées depuis les Romains, auront enfin une voie d'exploitation. Une compagnie française vient de prendre la concession du bassin houiller de Tcheltèk, près de Marsivan. Samsoun reprendra l'importance de l'ancien Amisos, dont on voit encore les ruines dominant la baie.

5. Service de vaccination anti-typhoïdique au dispensaire français de Siwas (mai 1912)

Tout semble être actuellement pour la France ; et c'est pleins

d'espoir dans l'avenir que, du haut de la terrasse de notre poste récemment installé à Samsoun, nous faisons des projets pour 1915. Dans la baie, à nos pieds, le bateau qui m'emmènera tout à l'heure en France est bercé par la brise de Russie qui tempère la lourde chaleur d'août... La mer Noire a aujourd'hui la couleur argentée de la mer de Grèce ; elle en a aussi parfois



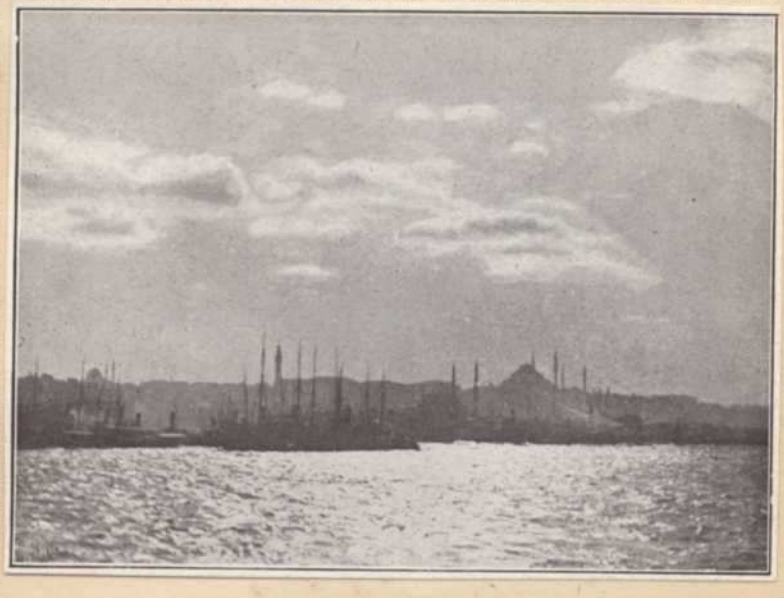
6. Port de Samsoun sur la mer Noire.

le réveil brusque et terrible ; mais aujourd'hui on ne songe guère aux tempêtes.

8 juillet. = Nous passons les Dardanelles. Un ingénieur français de Tiflis m'explique les récents travaux de défense. Derrière les vieilles batteries démodées qui bordent toujours les détroits, on aperçoit à la lorgnette des dômes de verdure, signes de coupoles blindées dernier modèle. Krupp a passé par là. Auparavant il vendait à la vieille Turquie canons et cuirassés hors

d'usage pour se défendre toute seule ; la perfection d'armement qu'il fournit actuellement aux Jeunes-Turcs ne fait-elle pas craindre que l'Allemagne ne veuille ici se défendre elle-même maintenant ?

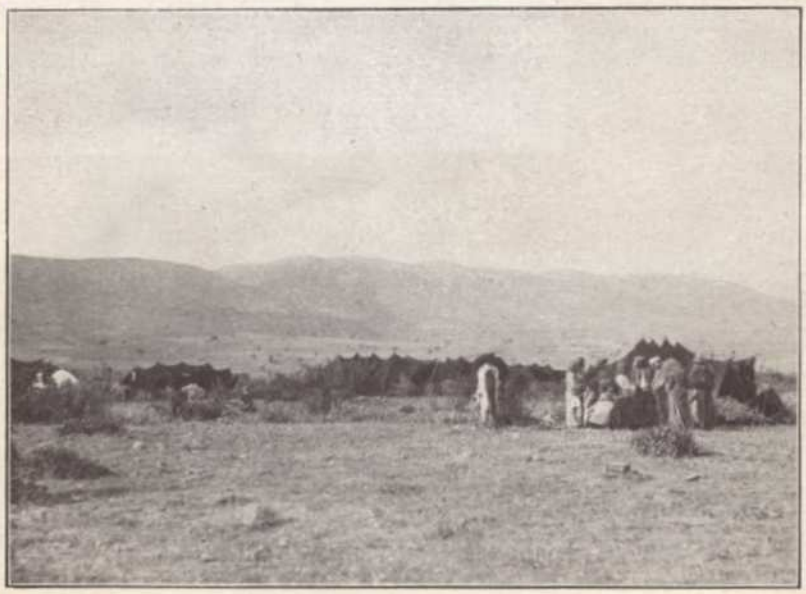
Sur le bateau, laissant en bas sur le pont la société déplaisante de quelques Grecs tapageurs qui vont promener dans les villes



7. Stamboul et la Corne d'Or au clair de lune.

d'eaux d'Europe leurs grosses bagues et leurs modes trop modernes, je m'isole sur la dunette de la T. S. F. Bientôt un petit groupe s'y forme, ayant mon goût du calme : une famille anglaise dont les charmants babies joufflus sont vite devenus mes amis, le petit officier breton de la T. S. F., et un derviche turc qui parle couramment le français ; c'est le chef des derviches tourneurs de Péra, très versé dans la haute politique et intime du Cheikh-ul-islam. A la grande joie de la dame anglaise, nous sommes devenus une paire d'amis, le derviche et moi. Conversations inter-

minables sur la mystique musulmane et sur la politique turque. Musulman très libéral, mon derviche ! Mais foncièrement religieux quand même. L'athéisme du parti au pouvoir le révolte. Mentalité curieuse, déjà rencontrée dans les jeunes officiers du 10e Corps. Ayant beaucoup lu à tort et à travers notre littérature de vulgarisation française, beaucoup de Turcs instruits ne croient plus à



8. Campement kurde.

l'islamisme, mais l'idée de Dieu leur manque. Ils ne sont plus musulmans d'esprit, mais ils cherchent la vérité.

« Notre vie de garnison en Arabie, me disait il y a quelques « jours, sous sa tente, à Siwas, un jeune officier d'artillerie, nous « rappelle l'idée de Dieu. Cette idée fondamentale, nous la retrou- « vons partout dans l'immense solitude. A l'école militaire de « Constantinople, au contact de la science allemande et de la civi- « lisation européenne, où nous nous jetons comme des fous, « nous perdons tout : idées et mœurs de notre race. La vie

« de garnison dans le « désert ou les mon- « tagnes du Sud nous « rend la hantise de « l'existence de Dieu ! »

N'y aurait-il pas une grande action à avoir, autre que la politique, sur cette jeunesse désorientée, où la saine force de la vieille race turque maintient cette idée primordiale ?

9. Ancienne église arménienne à Tokat.
Décor de céramiques bleues.

De mon derviche, ma pensée va au camp de la cavalerie du 10e Corps à Siwas, où j'ai tant de vrais amis et où le colonel m'a demandé de venir l'an prochain enseigner le français et les idées françaises à ses jeunes officiers. Sous les tentes, on prenait le thé, on causait chevaux et guerre ; mais la conversation dérivait facilement sur des sujets plus sérieux. Plus d'un jeune bey circassien dont je connaissais les tribus m'emmenait sous sa tente pour me parler plus à l'aise ; d'autres fois, nous partions à cheval à travers champs, avec la bande des lévriers noirs du régiment galopant autour de nous. Dans l'ivresse de la course folle, nos pensées et nos paroles montaient plus haut.

10. Types circassiens.

Ces races turque, circassienne et kurde, qui les aura : l'Allemagne ou la France ?

7 juillet. = Sept heures du matin. Tout dort dans le bateau ; les mousses seuls sont debout, lavant le pont en riant aux éclats. Dans le salon, je dis ma messe. Au fond sur un canapé, mon derviche fait sa prière. « Nous prions Dieu l'un et l'autre », me dit-il.

14 juillet. = Arrivée à Marseille. Nous devons débarquer à l'aube. Par le hublot de ma cabine, j'aperçois la silhouette de Notre-Dame-de-la-Garde sortant de la brume du port. La Vierge étincelle aux premiers rayons du soleil et bénit notre arrivée en France.

Dieppe, 3 août. = Autre traversée, plus mouvementée. Devant me rembarquer le 4 août à Marseille, j'étais allé faire un court voyage d'affaires en Angleterre. Là m'a surpris la mobilisation. Et mes papiers militaires qui sont dans mon bureau à Siwas !

Hier soir, Douvres et Folkestone n'assurant plus le passage du canal, j'ai pris le dernier bateau de Newhaven. Bateau bondé, mer démontée. Mais les pensées sont ailleurs qu'au confortable et au mal de mer. Les passagers sont tous des Français qui vont rejoindre leur corps. Tous ont le même enthousiasme. Beaucoup d'anciens déserteurs qui rentrent. « La guerre, ce n'est plus la caserne ; et puis le pays nous veut. » On attend anxieusement l'annonce de la rive française, il semble qu'on n'arrivera jamais et que la guerre se finira sans nous... Près de moi, sur un banc, un petit jockey de dix-sept ans pleure en pensant que son père ne lui permettra peut-être pas de s'engager.

La terre est en vue. Tout le bateau entonne à pleine voix *la Marseillaise*.

Quelques heures après, le train de Paris nous emmène à travers la Normandie. Dans les champs, les moissons restent à moitié fauchées. Seuls des femmes et des vieux coupent les lourds épis. Un vieux paysan, appuyé sur sa faux nous salue de la main, les yeux pleins de larmes. Son impériale blanche nous dit éloquemment ce qu'il fut. Il salue et envie les jeunes de la Revanche... Lui combattra aussi en achevant la moisson.

11. Une visite au camp de cavalerie du 10e Corps Turc. (Siwas, mai 1914.)

12. Gué de la Mortagne, près Gerbéviller. La passerelle appelée depuis le « Pont de la Mort ».

II ✣ MES DRAGONS ✣ LORRAINE : 1914-1915

6 août 1914. = Quel travail pour se désembusquer ! Affecté par ma classe à un ravitaillement d'artillerie territoriale, je suis parvenu à me faire verser comme infirmier au groupe d'escadrons de réserve du 2e dragons qui part pour le front. Le colonel veut un aumônier qui puisse galoper derrière ses cavaliers et les suivre partout.

19 août. = A minuit, embarquement, nous allons en Lorraine ; depuis quelques jours notre cavalerie marche, paraît-il, sur Sarrebourg.

20 août. = Au milieu de la nuit noire, débarquement à Charmes. Le premier officier que je vois sur le quai est une figure amie, le capitaine Bourin, commissaire militaire. Mauvaises nouvelles : dans le Nord, cela ne marche guère ; en face, cela ne va guère mieux. Se butant à des forces considérables,

notre avance rapide sur Sarrebourg s'est changée en retraite. On s'attend à une poussée allemande sur Lunéville et la trouée de Charmes. Un groupe de divisions de réserve, dont est la nôtre, débarquent pour faire le tampon dans le trou laissé entre la Ire et la IIe armée (armée Dubail, Vosges ; et armée Castelnau, Lorraine).

22 août. = Nous cantonnons à Chamagne, près de la Moselle, sur les confins ouest de la forêt de Charmes. Les nouvelles continuent à être mauvaises. Les Allemands avancent toujours.

13. Les cloches d'Arracourt (Lorraine) qui sonnèrent la fausse alerte de mobilisation en 1914.

L'après-midi, nous assistons à un lugubre défilé dans la rue du village. Ce sont les évacués de Lunéville fuyant à l'approche de l'invasion : charrettes surchargées de mobilier, bestiaux affolés ; des femmes exténuées poussent devant elles tout ce qu'elles ont pu sauver dans des voitures d'enfants. Fermant la marche, les agents cyclistes de la ville et la maréchaussée. Les Allemands avancent sur Lunéville qui doit être prise à l'heure qu'il est.

Dimanche 23 août. = Pendant la messe, un cycliste apporte un ordre : « Tout le monde à cheval ! » Au loin la canonnade a commencé. Nous nous engageons dans la forêt de Charmes sous les grands sapins noirs au milieu des tapis de bruyère en fleur. On a de la peine à croire à la guerre.

A trois heures de l'après-midi, nous sommes sur le plateau de Borville, de l'autre côté de la forêt. Mon escadron met pied à terre en arrière de la crête. Pendant que ma jument dévore à belles dents l'avoine mûre du champ où nous sommes,

je monte à la batterie de 75 en position devant nous sur le plateau. Accroupi dans le fossé qui sert de poste d'observation, le capitaine m'explique le terrain de la bataille prochaine. Le piton de Borville domine au loin la plaine et commande la trouée de Charmes.

A droite, se détachant sur un fond de bois, on aperçoit Rozelieures qui semble être le point de direction de la poussée allemande. Borville est le point de liaison des deux armées, c'est l'endroit délicat de la ligne. Castelnau va tâcher d'y attirer l'ennemi, pour le prendre au piège.

24 août. = Après une nuit au bivouac dans la plaine, nous sommes remontés en ligne derrière les batteries; le service des patrouilles est parti de bonne heure. La bataille se rapproche, déjà on entend la fusillade dans les bois en face de nous. Une grande action se prépare, des troupes débouchent de tous côtés et se massent devant Borville.

A quatre heures, des forces de cavalerie débouchent sur le plateau, c'est le Corps du général Conneau (2e, 6e et 10e divisions). Depuis 10 heures du matin, elles contiennent l'avance allemande. Attaquées sur tout le cours de la Mortagne, elles ont retraité pas à pas tout le jour. Elles se massent sur le plateau, tandis que leur artillerie continue à faire le barrage devant les forces ennemies évaluées à deux corps d'armées.

A ce moment, de nouvelles batteries convergent à nous de toutes parts; au galop à travers champs et fossés, elles se mettent en position sur le plateau d'où elles commandent toutes les routes aboutissant à la trouée de Charmes. C'est bien ici que se portera tout l'effort.

On vient d'apprendre que l'armée ennemie, évitant Nancy, se dirige droit sur nous. L'état-major fait savoir que demain on prendra partout l'offensive.

25 août. Bataille de Rozelieures. = A trois heures du matin, nous sommes sur le plateau. L'attente de l'action nous a empêchés de dormir au bivouac.

A l'aube, l'artillerie ennemie ouvre le feu. A notre droite, le 8e Corps qui attaque est violemment canonné. A la lorgnette, je vois en face de nous l'infanterie allemande tenter de déboucher de la forêt. L'offensive générale a dû commencer : notre ligne de batteries s'est réveillée et tire sans interruption. Immense ligne de feu dont on entend le vacarme assourdissant s'étendre au loin. Il scande le crépitement de la fusillade et le claquement des mitrailleuses.

A dix heures, les éclatements de nos 75 se raccourcissent peu à peu du côté de Rozelieures ; notre ligne faiblirait-elle à l'endroit délicat ? Les flocons blancs sont maintenant dans la plaine en avant du village. Un moment après, un officier d'état-major passe au galop et crie au capitaine : « Devant la poussée formidable, le 8e Corps a faibli. Rozelieures est aux mains de l'ennemi ! » La canonnade redouble ; les caissons d'artillerie ravitaillent à toute allure. A droite, du côté du bois de Lalau, on entend la fusillade d'un combat acharné... C'est le gros de la partie qui se joue là-bas. La fissure va-t-elle se produire ?

Tout-à-coup notre tir s'allonge dans la plaine, les obus éclatent maintenant sur Rozelieures, une vive fusillade. C'est l'assaut ! Les obus dépassent le village. Une estafette passe au galop portant un pli : « Vous savez l'ordre de Castelnau : En avant, partout à fond ! » La canonnade redouble ; nos batteries tirent sans arrêt et allongent constamment le tir. L'ennemi recule. La bataille est gagnée. A ce moment, un escadron de dragons passe devant nous, la lance au poing, la cavalerie vient de recevoir l'ordre de poursuivre à fond. Mais deux jours de combats sans arrêt ont épuisé les chevaux, et les Allemands, tout en retraitant, offrent encore trop de résistance.

A la nuit, nous voyons les bivouacs de la cavalerie se rallumer dans la plaine ; la poursuite n'a pu avoir lieu.

Nos patrouilleurs rentrent épuisés ; on les entoure pour avoir des détails sur le combat. Le 8e Corps ayant faibli à Rozelieures sous la formidable poussée de l'armée ennemie, le corps de cavalerie s'est porté au-devant ; le 2e bataillon de chasseurs, soutenu par les escadrons pied à terre des divisions de cavalerie, a repris à la baïonnette le bois de Lalau. Les cavaliers bouchant ainsi la trouée faite dans la ligne et occupant de front l'ennemi, le 16e Corps attaquait de flanc, aidé par le 8e Corps qui s'est ressaisi et attaque à son tour. Devant cette offensive inattendue, l'ennemi a plié et bat en retraite.

La bataille est gagnée. La trouée de Charmes n'a pas été forcée.

26 août. = Le soleil me réveille dans le coin de ferme où je me suis étendu hier soir. On selle les chevaux, les patrouilleurs sont partis depuis longtemps déjà. La canonnade recommence, mais plus éloignée ; nos troupes continuent à talonner l'ennemi.

Mon escadron traverse au galop le champ de bataille de la veille. Dans les champs qui descendent de Borville vers Rozelieures, les cadavres font des taches sombres au milieu des blés. Prenant avec moi deux cavaliers, je galope vers les blessés qui nous appellent. L'avance a été si rapide, hier soir, qu'on n'a pu les relever tous. Beaucoup ont été oubliés, évanouis dans les houblonnières et au fond des fossés. Nous leur donnons à boire et les portons sur le bord de la route pour les ambulances qui vont arriver.

Un petit fantassin est couché contre une gerbe. Une balle au front. Il remue, un gémissement, il vit encore. Je pense à la nuit froide que le pauvre enfant vient de passer immobile dans la solitude et la souffrance. « D'où es-tu ? — Lorrain. Sommes-nous vainqueurs ? » A ma réponse, ses yeux

clairs rayonnent de joie. « Veux-tu te préparer à mourir, mon petit ? — Bien sûr ! » A peine ma main a-t-elle donné l'absolution qu'il meurt appuyé sur sa gerbe, le regard vers l'Est.

Le soir, nous entrons dans Remenoville en flammes. Nos chevaux s'affolent dans la nuit en heurtant les poutres incandescentes et les cadavres. Nous bivouaquons sous les mirabelliers du village, pendant que la canonnade continue violente dans la nuit. Au loin, dans les bois, les mitrailleuses font entendre leurs roulements, semblables au bruit de la mer sur les galets. Dans les accalmies, on entend les plaintes des blessés s'élever de la forêt voisine. Lugubre souvenir que celui de ces bois qui pleurent et appellent dans la nuit.

29 août. Le gué de la Mortagne. La mort d'un chef. = Gerbéviller a été repris par nos troupes. L'armée allemande a quitté à regret ses murs calcinés, témoins de sa sauvagerie. Elle tient encore opiniâtrément sur les collines qui dominent le village et la vallée de la Mortagne. Il faut à tout prix les en déloger pour déboucher dans la vallée de la Meurthe. Au petit village de Moyen (route de Lunéville à Ramberviller), une batterie de 105 contient notre avance, abritée derrière les tranchées de la crête.

A midi, nous déjeunions tranquilles sur un tronc de hêtre abattu le long de la route, quand une estafette arrive au galop portant un pli. Le colonel m'appelle : « L'assaut des crêtes d'en face va être donné; nos escadrons vont se porter au gué de la Mortagne, à droite de Gerbéviller. Vous marcherez avec moi tout le jour et ne me quitterez plus jusqu'au soir ! »

Tout le monde est à cheval. Je resangle ma brave jument « Jeanne », et je pars au galop derrière le colonel. Laissant bientôt la route de Gerbéviller, nous obliquons à droite à travers les vergers en pente qui descendent sur la Mortagne. Un instant le clocher de Gerbéviller, dentelé et fumant, apparaît entre les perches des houblonnières.

Notre artillerie a ouvert le feu sur les tranchées d'en face, nous croisons une batterie de rimailhos qui, du fond d'une clairière, crachent leurs obus d'acier. Les mitrailleuses crépitent de partout. Des blessés remontent de la ligne de feu se soutenant l'un l'autre. « Qu'est-ce qu'on ne prend pas là-bas ! »

Au galop toujours, sur l'herbe glissante des vergers, nous descendons à toute allure. Devant moi, « Saint-Denys », le grand cheval gris du colonel saute impeccablement les petits murs de séparation, croyant encore être à un concours international. « Jeanne », docile et nerveuse, suit avec la souplesse d'un chien fidèle. Nous voici au viaduc du chemin de fer où est installé le poste de secours de l'infanterie. Le 5e escadron s'arrête en réserve, derrière le talus du chemin de fer. A toute allure, nous traversons avec le 6e escadron la prairie et le gué de la Mortagne, nous espaçant par groupes. L'ennemi peut nous voir des crêtes d'en face. Nous nous massons en ligne sur la route qui suit le pied des collines parallèlement à la rivière. L'épais feuillage des arbres qui la borde nous cache de la vue des tranchées ennemies. A l'abri du mur de soutènement des vergers qui gravissent la pente, nous mettons pied à terre attendant les ordres.

Par la route, du côté de Moyen, nos patrouilleurs reviennent : ils ont eu trois chevaux tués sur cinq. Ils se sont butés à des sections d'infanterie allemande cachées dans les boqueteaux de la crête et derrière les buissons de la route, à 500 mètres de l'endroit où nous sommes. Derrière nous, dans la prairie en contre-bas qui nous sépare de la Mortagne, l'infanterie attend couchée dans l'herbe le signal de l'assaut. Tout autour de nous, les shrapnells commencent à pleuvoir nombreux : fusant trop haut, ils ne font pas grand mal à contre-pente.

« Un aéro boche ! » Entre le feuillage épais des arbres, je l'aperçois un instant, il fait sa boucle de repérage et disparaît. Mauvais signe ! Quelques minutes à peine et les

105 ennemis arrivent en vol serré. Dans le fossé, je fume une cigarette avec le lieutenant du Parc, pour me donner du cœur, et je me dis que je voudrais bien être d'une heure plus vieux. Le colonel se promène calme sur la route devant ses cavaliers, en disant un mot familier à chacun. Les 105 raccourcissent leur tir et les éclatements s'approchent de la route. Attention !

Tout à coup le capitaine Faure m'appelle. « Venez vite ; il y a du travail pour vous ! » D'un bond je me lève et suis sur la route. En tête de l'escadron, un arbre a été fauché à un mètre du sol, un énorme tas rouge au milieu de la route ; des chevaux s'échappent affolés. En frappant l'arbre, l'obus a éclaté et fait arrosoir sur les premières files de cavaliers ; des chevaux râlent en tas sanglant, et dans le fossé, huit corps étendus, le colonel par dehors.

« Je suis fortement touché, me dit-il, je ne vous demande qu'une chose ; ne me laissez pas tomber aux mains de l'ennemi qui est tout proche. J'ai mes ordres dans ma sacoche. » Et se retournant péniblement : « Voyez mes pauvres enfants, dans quel état ils sont ! » Un ordonnance et un trompette sont morts sur le coup ; le brigadier Voituret à une cuisse coupée et une jambe brisée ; deux autres corps ont été projetés inanimés dans le verger au-dessus de nous ; trois autres cavaliers blessés.

Un dragon est parti au galop chercher les brancards au poste de secours du viaduc. Pendant ce temps, à genoux près de chacun, j'épie les moindres signes de vie et de connaissance, faisant l'œuvre du prêtre. Oh ! ces absolutions données aux mourants sous le feu, que c'est grand ! Heures sublimes où le prêtre, les mains teintes du sang des victimes de France, offre à Dieu ces vies au nom du pays.

Le colonel appelle. « Père, venez ici, que je sois prêt à mourir. » Sous les rafales d'obus qui font rage autour de nous, tout le monde s'écarte découvert, pendant que je m'agenouille dans la mare de sang et de débris qui borde le fossé. On ne

pense plus qu'au grand acte de foi du chef qui demande la dernière absolution du prêtre.

Laissant une patrouille pour garder la route de toute surprise par la droite, l'escadron s'est replié en dehors de la zone repérée par l'artillerie ennemie, de l'autre côté de la rivière. Je reste seul avec mon capitaine, deux officiers et quelques hommes pour transporter les blessés.

L'évacuation commence. Grosse besogne ; il y a 600 mètres à faire jusqu'au poste de secours et nous n'avons qu'un brancard pour trois blessés qui ne peuvent marcher. Jusqu'au gué, cela va encore, les obus éclatent dans le pré à gauche de la route et nous passent sur la tête ; mais à la passerelle de bois et jusqu'au viaduc il y a un terrain à découvert fort peu agréable à traverser lentement. Le poste de secours est d'ailleurs arrosé copieusement de shrapnells ; l'ennemi y a repéré un va-et-vient constant.

Le colonel déposé au poste de secours, je reviens en courant pour le second voyage. Ce fut le plus dur, mais le plus émotionnant. Le brigadier Voituret, un brave médaillé du Maroc, a une cuisse coupée et une jambe brisée : loque humaine qui gardait des yeux sublimes. Marchant à côté du brancard porté par deux dragons, je tenais la main du blessé pour le retenir dans les sursauts de son atroce souffrance. Tantôt évanoui de douleur, tantôt réveillé en brusques soubresauts, il me serrait la main à tout rompre. « C'est toi, mon vieux, qui es là ! Tiens-moi, oh ! que je souffre ! » et son regard mourant se fixe dans mes yeux. Sur la passerelle, à plein découvert, il nous arrête : « Ma médaille du Maroc, où est-elle ? tu l'enverras à mes vieux... Vive la France ! » et de sa voix qui s'éteint il entonne *la Marseillaise*. Essoufflés, nous déposons le brancard sous l'arche du viaduc pour laisser passer une nouvelle rafale, il se réveille. *La Marseillaise* encore. Puis il retombe expirant.

Du poste de secours, je repars vérifier si rien ne respire plus là-bas ; pendant la nuit, les patrouilles ennemies des-

cendront sur la route, j'ai la hantise d'un de mes dragons tombant vivant entre les mains des Allemands. Mais rien ne respire plus sur la route. Seul, je donne une dernière absolution et repars en courant.

Au poste de secours, le calme s'est fait, l'attaque terminée. Seuls quelques râles de mourants. Le soir arrive avec sa brume fraîche, calmant lourdement l'énervement de l'action. « L'aumônier au colonel ! — Venez, me dit-il, mon enfant, que je vous embrasse. Donnez-moi une dernière absolution ! »

Triste cortège que celui qui remonte lentement le verger si allègrement descendu tout à l'heure. Devant, les brancards ; derrière nous, un dragon blessé au bras tient les chevaux qui suivent tête basse.

En haut de la pente, le général de division est venu saluer une dernière fois ses braves dragons et leur chef mourant.

Neuf heures du soir. = A Remenoville où attend l'auto sanitaire, le colonel dicte ses adieux aux escadrons. Il me donne son cheval d'armes, « Saint-Denys ».

Onze heures du soir. = L'auto nous a amenés à l'hôpital de Bayon, déjà bondé de blessés (800 dans la journée). A minuit et demi, le pansement du colonel est terminé, il a onze blessures. Il ne passera pas la journée de demain.

30 août. = Deux heures du matin. A peine endormi comme une masse, dans un coin de l'hôpital, je me sens réveillé brusquement. « Venez, Monsieur l'aumônier, il y a des mourants ! » Alors, à la lueur des veilleuses, nous faisons avec la sœur de garde le tour des salles où gémissent les blessés dans la demi-obscurité de la nuit.

« C'est ici ! » Un petit artilleur de vingt ans râle, à moitié assis sur son lit. Une sœur le tient dans ses bras pour aider sa respiration haletante. « Voyez-le, il s'en va ! »

Elle me le passe doucement avec des précautions de maman. Soutenant d'un bras ce pauvre corps défaillant, les yeux dans les yeux, je lui parle. A la vue de ma petite croix d'argent qui brille à la lueur de la lampe, son regard s'illumine. « Mon petit, veux-tu recevoir le bon Dieu pour t'aider à mourir ? — Mais bien sûr ! » me répond-il avec son grand regard clair. Ce petit gars du Midi a le même regard que le petit Lorrain de Rozelieures, le regard de France, regard sensible de la France invisible et chrétienne de là-haut, qui transperce l'âme et la grandit.

30 août. = Le colonel mourant est dans l'auto qui doit le transporter à l'ambulance de Charmes. Derniers adieux. « Vous savez, mon enfant, que je vous donne « Saint-Denys », mon cheval d'armes, ce sera un souvenir de moi. » L'homme de cheval qu'il était donnait ce qu'il avait de plus précieux ; le chef voyait plus loin : quelque chose de lui serait toujours près de ses dragons blessés et mourants.

Le lendemain il mourait à Charmes.

30 août, onze heures. = Au travail maintenant. On me signale d'autres blessés parmi nos patrouilleurs d'hier. Ils sont à Séranville, en face de Moyen.

Je frète une limousine dont le chauffeur non mobilisé a honte de n'être pas allé au feu. Bonne occasion. « Il y a des blessés à Séranville. La route est bombardée. Voulez-vous me conduire ? » Nous partons.

A la montée de Rozelieures, un capitaine de coloniaux nous arrête. « On ne passe pas, la route de la crête est repérée par les 105. — Les dragons passent quand même ! » Et, à toute allure, nous enfilons la fameuse crête en vue des hauteurs occupées par l'ennemi. Les glaces de l'énorme voiture doivent la faire remarquer de loin avec le soleil qu'il fait. On file toujours.

Descente folle sur le village, des blessés assiègent la voiture. Dans les granges, je trouve deux de mes dragons blessés. J'empile dans la voiture coloniaux et dragons, j'en mets sur le siège et m'asseois sur le marchepied. Nous faisons demi-tour.

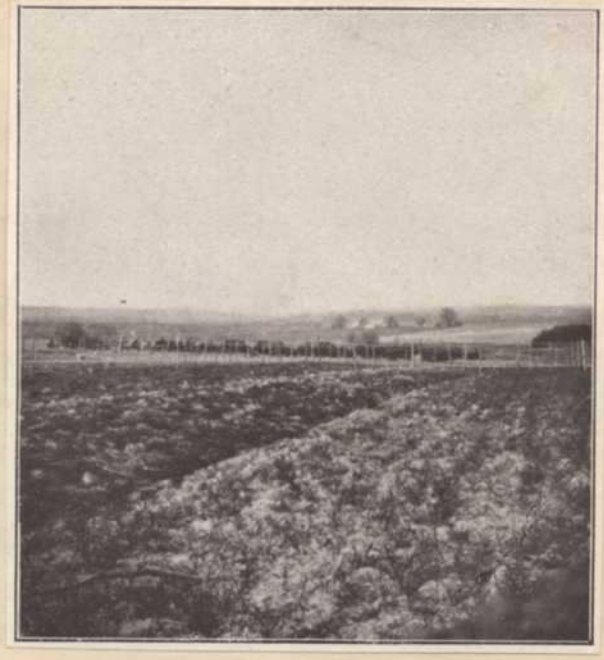
Inutile de dire que le retour fut prudemment rapide. Depuis notre passage, la route a reçu plusieurs 105. L'auto file sur la crête en dernière vitesse. Une forte secousse se produit. Je me penche ; on passe ; ce n'est rien ! un entonnoir d'obus qui écorne la route a été frôlé de trop près. Une heure plus tard, après avoir passé à l'hôpital, l'auto me déposait à mon cantonnement sous les mirabelliers de Remenoville.

13 septembre. = Après tous les combats dans la forêt de Vitrimont, où nos dragons patrouillent au compte des alpins et de l'infanterie de la division, nous entrons dans Lunéville reconquise. Les Allemands sont partis la veille au soir. Au matin, sous une pluie battante, nous passons à gué la Meurthe grossie par les torrents d'eau tombés pendant la nuit. Nous entrons en ville par le faubourg de Viller. Souvenir inoubliable que celui de cette population lorraine nous fêtant après trois semaines d'occupation allemande. Les enfants, coiffés de leur petit bonnet de police traditionnel, suivent nos escadrons en hurlant des chansons bien françaises : *Marguerite, Marguerite*, ou *le Père la Victoire*.

Pendant que nos patrouilles se lancent à la poursuite d'une arrière-garde de uhlans attardée de l'autre côté de la rivière, je descends de cheval pour me sécher dans une maison d'ouvriers. A peine assis, une bande de moutards me grimpent sur les genoux et m'embrassent : « Nous n'avons pas peur de toi, tu es un Français ! »

25 décembre 1914. La dernière messe au village. = Depuis septembre, nous patrouillons avec les alpins dans la forêt

de Parroy et la trouée d'Emberménil, entre le fort de Manonviller et la forêt. Une zone est restée neutre, de la Vezouze à la frontière. Jusqu'à midi, les villages sont occupés par nous ; dès le départ de nos patrouilles, les Allemands s'y installent jusqu'à l'aube. On a décidé de les faire évacuer pour la sécurité des habitants.



14. Devant la crête d'Igney-Avricourt : Emberménil incendié par une patrouille boche (avril 1915).

Les paroissiens de La Neuveville-aux-Bois, à qui j'ai servi de curé depuis plus d'un mois, nous supplient de leur laisser encore fêter la Noël chez eux : dernière fête de famille avant l'évacuation et la ruine.

Le matin, une forte patrouille de dragons part garder les avants du village et empêcher l'arrivée des fantassins allemands. J'arrive à l'église et attache mon cheval à la grille. Mon capitaine, venu lui-même pour tout surveiller, m'attend impatient sous le porche. « Dépêchez-vous, les Boches ne sont pas loin aujourd'hui. » En effet, une fusillade assez nourrie éclate à 1,500 mètres du village. Messe rapide. Chants émus. Instruction sur la Fuite en Égypte. Bien des mouchoirs se tirent. Il en coûte tant de quitter la maison de famille et la vieille église.

La fusillade continue pendant presque toute la messe ; mais un sous-officier est en vedette.

Le calme s'est fait. Les patrouilles allemandes ont été

repoussées. Grâce à nos dragons, les habitants purent fêter en paix leur dernier Noël à La Neuveville-aux-Bois.

11 janvier 1916. La suppression. = Une dépêche est arrivée, il y a deux jours, annonçant la suppression de nos escadrons. La moitié des hommes seront versés dans l'infanterie. Coup de foudre ; après dix-sept mois de campagne et de dangers communs, quitter chefs et camarades, et les chevaux, ces vieux compagnons avec qui on avait passé par tant de mauvais coins ? Un dernier appel général sur la place du village. Le commandant Faure fait ses adieux : « Souvenez-vous d'être toujours des cavaliers dans l'âme, qu'en vous voyant au feu on se dise toujours : « C'est un dragon ! »

Deux mois après, un de mes sous-officiers m'écrivait : « Nous « venons de participer à notre premier assaut de Verdun. C'était « rude. Les gars du 20e Corps où nous sommes ont d'abord « blagué *les cavaliers* ; mais c'est fini maintenant. Chacun de nous « avait à cœur de « faire honneur à ce « cher 2e Dragons « qui nous a formés. « On nous a vus au « feu. Plusieurs ont « déjà été tués, plu- « sieurs cités ; tous « nous avons pris la « spécialité des pa- « trouilles devant les « fils de fer ; ça, c'est « notre métier ! »

15. Une prise d'armes après les affaires de Reillon (1915).

Mon chien « Boche ». = Demandait-on à un de mes dragons où j'habitais dans le cantonnement : « C'est facile, répon-

dait-il, vous verrez son chien devant la porte. » *Boche,* bien mal nommé par mes dragons, était un jeune chien de Terre-Neuve, recueilli dans un village après le départ des Bavarois. Seul survivant d'une ferme incendiée, dont les patrons avaient été fusillés par l'armée allemande, il avait suivi un régiment et l'avait abandonné au moment de leur retraite, en septembre.

16. Mon chien.

Il était maigre, souffreteux, couvert de vermine ; je le pris, le lavai à la rivière. L'opération se termina par un fond de marmite à lécher. Il me regarda de ses grands yeux intelligents et bons et ne me quitta plus ni jour ni nuit, pendant seize mois.

Brave et fidèle compagnon ; le soir je l'entendais gratter à ma porte ; un gémissement amical me disait qu'il ne voudrait pas coucher dehors. Dans la chambre, il entrait en pays conquis, me disait bonjour et s'endormait comme un enfant jusqu'au matin. Au jour, les deux pattes sur le lit, il réveillait son patron et le suivait jusqu'à l'église où il attendait la fin de la messe sous le bénitier de la porte. Il savait que les chiens ne doivent pas entrer à l'église. Le soir seulement, quand j'y étais seul dans l'obscurité, je l'entendais arriver à pas de loup derrière moi, il me regardait d'un air craintif et suppliant, attendant que je me retourne vers lui. Alors il se couchait silencieusement près de moi. C'était la grande récompense.

Boche adorait les enfants. Vivant à toutes les cuisines de l'escadron, il était devenu une bête superbe, grande et fortement musclée. Dans les villages, il attendait, assis sur son derrière, la sortie de l'école. Alors c'était la grande joie ; course effrénée après pierres, ballons ou bâtons qu'on lui faisait rapporter. Les tout petits se suspendaient à son collier pour courir plus vite.

Sa fidélité me le fit perdre. A la suppression de nos escadrons, je l'avais confié au cavalier qui emmenait mon cheval au dépôt. Inquiet de ne pas me voir dans le train, furieux d'être attaché, il devint féroce, mordit tout le monde et se sauva à mon dernier cantonnement. Là, il garda ma chambre pendant deux mois, attendant mon retour, soigné d'ailleurs par tous les paysans du village. Un brave caporal infirmier le recueillit alors et l'emmena.

Depuis, Boche a eu ses jours de gloire ; il a fait Verdun, on me l'a signalé au retour des grandes attaques couché fidèlement devant son ambulance, aimé et choyé de tous.

Brave bête (qui portais un si vilain nom), au milieu des jours de solitude de ma campagne en Lorraine, tu as été un compagnon et un ami. Je n'oublierai pas ton regard de bon chien fidèle.

17. Fort de Manonviller (Lorraine), décembre 1914.

18. La messe dans le bois derrière la tranchée. (Septembre 1916.)

III ✣ MES CHASSEURS ✣ AUX TRANCHÉES : 1916

9 mars 1916. = Je repars au front comme aumônier du 13e chasseurs à cheval. Ma barbe grise de territorial va rejoindre aux tranchées de Lorraine des petits chasseurs d'active qui ont déjà souvent vu le feu : Sarrebourg, Rozelieures, la Marne, les tranchées boueuses de l'Yser, la Main-de-Massiges avec les coloniaux.

20 août 1916. = Après cinq mois de tranchées en Lorraine, nous voilà transportés dans les Vosges. Nous relevons les tirailleurs et les « Joyeux » dans un secteur intéressant, lisez « près des Allemands (50 mètres par endroit) et torpillé de première ».

Secteur mi-découvert, mi-sous-bois, à la naissance des premiers contreforts des Vosges. Nous marchons avec une

de nos brigades de dragons et je prends le premier le service d'aumônier de secteur.

Avant tout, je procède au nettoyage de mon abri, l'ancienne cuisine des tirailleurs. Balayage à fond, puis crésyl et lait de chaux. Charmant séjour souterrain, où « Mimie », la petite chatte blanche léguée par les tirailleurs, fait son domicile préféré.

Après le nettoyage, un tour d'horizon. Je grimpe hors de mon trou. Du côté ennemi, les arbres apparaissent à 400 mètres à contre-pente de la crête qui nous sépare d'eux. En certains endroits nos lignes sont à 30 mètres l'une de l'autre. Le soir, les guetteurs d'en face montent sur les arbres et leurs balles viennent raser le toit de nos abris. D'où pancartes peu rassurantes de tous cotés : « Attention, endroit dangereux ! » Du côté français, un contre-fort bordé nous sépare de la grande route. Je grimpe jusqu'à la crête d'où l'on aperçoit quelques sommets des Vosges par-dessus les forêts de sapins.

En bas, sur le bord de la route le cimetière militaire. Dans l'atmosphère dorée de ce soir d'août, la nappe des croix se détache tranquille et blanche sur le fond sombre des bois. C'est le lieu de repos des défenseurs de notre tranchée du Chamois, ce point d'appui pris et repris tant de fois que nous avons à tenir maintenant.

A droite dans la plaine, le clocher démoli de Badonviller se détache sur le couchant.

Un sapeur du génie, depuis deux ans dans le secteur, m'explique tout. Il est peu rassurant sur son domaine dont il connaît habitudes et recoins. « Vous verrez les torpillages. Il y a des jours où ça barde fort ! Heureux ceux qui n'ont pas à se promener quand elles rappliquent ! »

30 *25 août.* = Pour la messe du dimanche, mes chasseurs m'ont construit une petite chapelle en forme de chalet des

Vosges. Nous l'avons mise à contre-pente dans le bois ; les assistants sont à l'abri des balles des guetteurs d'en face.

Les braves petits y ont mis tout leur cœur. Les chasseurs ont construit et les dragons orné. Un fond de bouleau blanc fait ressortir l'autel rustique et sa croix alsacienne formée de rondins entre-croisés. Sur le retable, je pique un Sacré-Cœur qui sera le protecteur au jour de torpillage et d'attaque. C'est là que passent les boyaux allant en première ligne ; c'est donc là que passeront relèves, corvées et blessés.

7 septembre. = Calme relatif depuis notre arrivée. « Où sont donc les fameuses torpilles ? — Attendez, me dit le vieux sapeur. » A ce moment on entend des détonations au loin du côté du fameux col de la Chapelote. « Tenez, ils en reçoivent par là-bas. »

Nous nous sommes couchés tard. Les Allemands sont nerveux depuis quelques nuits : fusées nombreuses, coups de fusil des guetteurs, patrouilles devant nos réseaux.

Une patrouille de dragons a dû sortir ce soir sur notre gauche ; elle va voir si les voisins d'en face ne préparent rien entre les lignes.

A onze heures du soir, je dors tranquillement. Sonnerie du téléphone. Un chiffré. D'un bond je me lève et suis au bureau. « Il y a eu de la casse aux dragons. Une rencontre de patrouilles... » Avec mon casque et ma canne me voilà courant sur les caillebotis glissants du grand boyau. Les balles claquent contre les arbres dans le champ, les fusées partent de tous côtés et m'empêchent heureusement de buter dans les trous.

Me voilà au poste de secours des dragons : ancienne cave de ferme bombardée et détruite, transformée en abri à l'épreuve des grosses marmites. Bruit de voix à l'intérieur. J'entre. Le sous-officier a été tué, il est là sur un brancard. Beau gaillard étendu l'air calme, drapé dans son manteau couvert de

terre... Autour du corps, dans la demi-obscurité de l'abri, un officier, un sous-officier, deux hommes. Les larmes qui coulent sincères et chaudes disent tout : « Reynier était le chef modèle ; chargé « de reconnaître le terrain devant nos fils de fer, il avait pris pour « lui le plus dangereux. Seul avec deux hommes, il était parti en « avant, rampant vers l'endroit à sonder. L'embuscade y était déjà ; « elle fait feu. Reynier est touché ; ne songeant qu'à ses hommes « il leur commande d'appeler le reste de la patrouille en renfort. « On le rapporte à la tranchée ; il expire devant les fils de fer « en disant ces simples mots : Adieu, je suis heureux de mourir « pour la France ! »

Dans l'abri, le silence s'est fait ; on prie avant de retourner en ligne, on offre à Dieu cette vie de choix simplement donnée pour le pays. La douleur de ses camarades et de ses chefs dit le lien qui unit les cavaliers entre eux.

8 septembre. = A droite, le torpillage a commencé et durera toute la nuit. Par-dessus les arbres on aperçoit le sillage de feu des torpilles. La forêt répercute le sourd ébranlement des éclatements puissants qui, à longue distance, font tout trembler dans nos abris. A quand notre tour ?

9 septembre. = Mes chasseurs ont eu l'honneur des premières torpilles. Après déjeuner, je prenais l'air avec le commandant en dehors des abris. Tout à coup une détonation nouvelle se fait entendre en face de nous. C'est un coup de départ assez sec. « En voilà une pour nous ! » me dit le sapeur vigilant qui émerge de son trou comme un rat. « Attention aux éclats ! » — En l'air devant nous la torpille monte, monte encore presque perpendiculaire ; elle bascule et redescend en vitesse. « Gare à la tranchée des chasseurs ! » Silence, puis détonation formidable qui fait tout trembler dans le bureau où nous sommes rentrés. Lentement,

les éclats arrivent en chantant jusqu'à nous, grands coupe-papier dentelés qui s'amènent en fauchant.

Le torpillage continue. Tout le monde est rentré chez soi. J'attends près du téléphone que l'on m'appelle à la tranchée.

Après trente torpilles, le calme s'est rétabli. En première ligne quelle démolition ! boyaux et parapets éboulés, poutres lancées à distance, sapins et hêtres fauchés comme de la paille.

19. La tranchée après le torpillage.

Le guetteur de droite, encadré par trois torpilles successives, n'a pas eu de mal. A la première, le souffle de l'éclatement le projette à terre dans la tranchée ; il reprend son poste d'observation. A la seconde, un sapin fauché par la base s'abat près de lui ; il se déplace de quelques mètres. A la troisième, rien ; le brigadier le trouve fumant tranquillement sa pipe. Petit gars nerveux à la figure d'enfant, il croit avoir fait une chose toute simple. « C'est les premières qui sont agaçantes, me dit-il. On ne sait pas où elles vont. Mais ensuite on les voit venir et on se gare. »

Trente torpilles et pas de mal ; nous avons de la chance pour la première fois. Je pense à la petite chapelle qui veille sur nous dans le bois.

11 septembre. = Second torpillage. Nos cavaliers n'ont pas la notion du danger. Pendant que les torpilles font voler leurs éclats qui coupent à 600 mètres de grosses branches de hêtre, je vois une corvée descendre en riant sa marmite de soupe à travers le bois.

En courant dans les boyaux voir si tout le monde est à l'abri pendant le torpillage, le capitaine rencontre un chas-

seur courbé sur une marmite. « Que fais-tu là ? veux-tu vite rentrer dans la sape. — Mon capitaine, ces c..... de torpilles ont failli faire tomber de la terre dans la soupe... Il faut bien préserver la marmite. »

12 septembre. = A notre droite, de nouveau, vacarme retentissant. « Les fantassins prennent quelque chose », disent les hommes ! Dans la journée, quelques obus de 150 et de 105, espacés, font le repérage du secteur pendant qu'un avion nous survole pour régler le tir. Mauvais signe.

14 septembre. = Mon vingt-cinquième jour de tranchée. Je dois être relevé aujourd'hui par l'aumônier de la brigade de dragons. Le temps de me laver au cantonnement et je pars en permission.

A dix heures, dans mon abri, j'explique à mon aimable successeur le topo des lieux. Quand un coup de départ fait trembler la vitre. « Tenez, venez voir, cela commence ! »

Le torpillage éclate brusquement ; général cette fois sur les dragons et les chasseurs. C'est la grande musique ; puis les obus se mêlent aux torpilles ; tous les calibres : 88, 105, 150, 210, et, panachant tout, des 77 pneumatiques et des obus de canon-revolver qui arrivent sans crier gare et vous éclatent dans tous les coins. Le téléphone nous apprend que tout le secteur est bombardé. La terre tremble sans interruption, les éclats volent de tous côtés.

Nos crapouillots ne restent pas inactifs et nos torpilles volent légères et gracieuses faisant sauter les poutres et les arbres chez les artilleurs d'en face. Nos 75 tirent sans interruption ; malgré la faible distance de nos lignes, ils martèlent avec précision la tranchée ennemie et arrêtent toute possibilité d'attaque.

A dix heures et demie, au plus fort du bombardement, un coup de téléphone me demande chez les dragons à l'autre bout du secteur pour un blessé. Je prends mes compa-

gnons fidèles : casque, boîte à masque, canne et pipe ; à la suite du docteur je pique droit dans les boyaux de communication. Nous courons en nous courbant dans les boyaux trop peu profonds par endroits ; les éclats volent de toutes parts et viennent tomber près de nous.

A mi-chemin, dans le « métro » (le grand boyau qui réunit tout le secteur), nous sommes arrêtés. Devant nous, un tir de barrage le coupe sans interruption : torpilles et obus forment un nuage d'éclatements ininterrompus. Dix minutes d'arrêt, on fume une pipe dans l'abri du capitaine de Bouvet. « C'est la « deuxième ligne qui est « bombardée ; faites le « tour par la première « ligne et vous arriverez « facilement au poste « de secours. »

20. Poste de guetteur après le marmitage.

Nous voilà dehors. Au pas de course, nous aiguillons sur la première ligne. Les obus nous passent en rafales au-dessus de la tête. Tout est bouleversé. A un carrefour, nous nous trompons et retombons en deuxième ligne, près du fameux barrage, sur notre batterie de crapouillots, un des points visés par l'artillerie boche. Les artilleurs lèvent les bras au ciel du fond de leur abri en nous voyant arriver chez eux. Nous courons, nous sautons par-dessus les éboulis. Enfin voici le poste de secours. Ouf ! il était temps. Les 150 commencent à tomber sur le toit ; mais l'abri est solide et on laisse pleuvoir dehors.

A onze heures et demie, accalmie brusque. Les Allemands vont dîner. Nous rentrons chez nous, on est heureux de nous voir rentrer sains et saufs. Je me rappelle alors que

je suis relevé depuis le matin et que mon train m'attend à 25 kilomètres de là, dans l'après-midi.

15 septembre. = Je débarque un peu abasourdi à la gare de Lyon. Sur l'esplanade des Invalides, je rencontre le soir un ami qui me fait une petite diatribe contre les cavaliers, toujours dans des secteurs peu bombardés. Merci !

Novembre. = Il pleut ; boue liquide partout. Les hommes travaillent dans la saleté la plus humide. La chanson du jour est : « On les aura... les pieds mouillés ! » Mes petits chasseurs grognent parce qu'un poilu doit grogner, mais ils travaillent toujours en plaisantant. La bonne humeur fait tout accepter : au cantonnement, ils auront cinq à six chevaux à soigner chacun ; aux tranchées, outre les veilles de nuit, ils font tous les métiers : terrassiers, menuisiers, charpentiers ; il n'y a que les patrouilles devant les fils de fer qui rappellent un peu le travail de cavalier : aussi c'est le plus recherché.

1er décembre. = Du fond de mon abri des tranchées, à 400 mètres des Allemands, au lieu de songer que mon poêle fume sous le vent de neige, que la guerre dure, mes souvenirs me reviennent : bon rêve, celui-là, qui transfigure tout. Je n'ai vu certes ni Verdun, ni la Somme, mon existence d'aumônier de cavalerie n'a pas eu l'héroïsme des aumôniers d'infanterie. Je continue à vouloir établir dans l'âme de mes petits chasseurs cette idée fondamentale pour l'après-guerre que le « curé » a vécu avec eux aux tranchées ; qu'il était le Père, l'ami au moment du froid, de la souffrance et du travail. Je viens de vivre près de trois mois à la tranchée avec mes hommes ; je ne les regrette pas. Les visages se sont ouverts ; comme ces regards d'enfants réjouis et courageux payent des longs mois d'attente !

28 décembre. = Nous allons quitter le secteur. Je fête mon quatre-vingt-dixième jour de tranchée depuis quatre mois. On commence à sentir le ver de terre et la moisissure.

Avant le départ, on veut nous faire donner un coup de sonde dans la tranchée d'en face. Depuis trente-six heures, nos crapouillots et nos batteries martèlent la ligne boche et ses réseaux de fils de fer. Les passages sont faits.

A deux heures et demie de l'après-midi, le 75 redouble. Dans un quart d'heure, la vague de nos patrouilleurs doit sortir.

Deux heures trois quarts, ils sortent, marchant en ordre au milieu du champ : devant eux, calme comme à une reprise de l'Ecole, le capitaine de Laclos, dirige tout, impassible. Ils sont dans la tranchée ennemie : grenades, coups de revolver. Les voilà de retour ; nos chasseurs portent triomphalement une mitrailleuse toute neuve dont ils ont tué les servants qui ne voulaient pas se rendre.

29 décembre. = Relève par des fantassins revenant de la côte du Poivre. « Secteur pas très tranquille ? » nous dit le capitaine qui, hier, a assisté à tout le vacarme du coup de main. « Bah ! secteur de cavalerie », lui répond-on simplement.

Avant de partir, je dis un dernier adieu au petit cimetière de Badonviller où, à côté des fantassins et des tirailleurs, nos dragons et nos chasseurs tués aux tranchées jouissent du repos de la grande relève.

Oubliant le grand nombre d'officiers et de cadres fournis à l'infanterie et à l'aviation pendant la campagne, on reproche à nos cavaliers de ne pas s'être fait tuer en masse.

Si cela était, où serait la cavalerie le jour tant attendu et tant préparé où l'on aura besoin d'elle ? Un vrai cavalier ne se fait pas en deux mois.

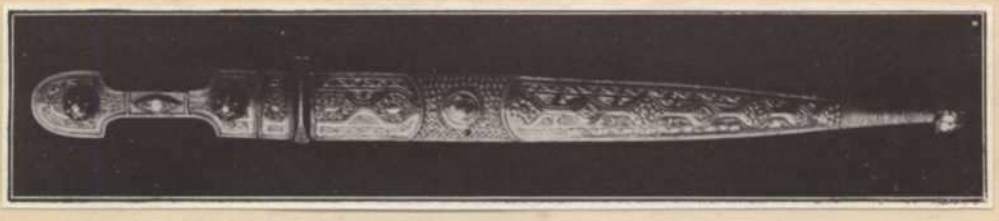
Ce jour-là, ils se jetteront gaiement dans la trouée, mes

petits chasseurs, leurs tarbais nerveux connaîtront la joie enivrante de la poursuite, et le soir, au bivouac, beaucoup de chevaux henniront tristement appelant leur maître disparu.

Les longs mois de tranchées n'auront pas été inutiles ; ils auront formé la cavalerie à la guerre moderne. Plus que tout, ils lui auront conservé son audace, son amour des chefs et son élévation d'âme traditionnelle.

Influence élevante de la tranchée que rendent si bien ces lignes d'un caporal d'infanterie tué au feu. « Elles sont trop bonnes et « trop salutaires les heures que je vis. Etre près de la mort, et ne « pas s'en soucier. Avoir à toute heure son frôlement comme le « vent de l'éternité sur la figure, c'est une joie qui rend fade « toutes les autres. Dans la tranchée, on sent Dieu plus près de soi ! »

21. A la lisière du bois :
la tranchée boche vue de la tranchée française.



22. Le poignard des fiers montagnards du Caucase.

IV ✣ UN NOUVEAU CRIME ALLEMAND

LES MASSACRES ARMÉNIENS PENDANT LA GUERRE

Etupes, près Montbéliard. Janvier 1917. = Notre division est venue au repos dans la vallée du Doubs. Pendant que les rues du village, toutes blanches de neige, retentissent des cris joyeux de nos jeunes sous-officiers qui exercent leurs muscles aux sports d'hiver, je travaille tranquille dans ma chambre. Les documents m'arrivent nombreux sur les récents massacres d'Arménie (1915-1916) [1]. Fascinés malgré tout par l'ordre et la puissante organisation de l'Allemagne, beaucoup oublient trop vite ses abus de puissance : la Belgique violée et torturée, nos provinces du Nord systématiquement pillées et dévastées, nos prisonniers maltraités, des méthodes de guerre déloyales et sauvages...

Mais il y a plus : *la page la plus noire de l'Histoire moderne*

(1) H. A. GIBBONS. *Les derniers massacres d'Arménie. Les responsabilités.* Paris, Berger-Levrault, 1915.

Vicomte BRYCE. *Le traitement des Arméniens dans l'empire ottoman (1915-1916).* Extraits du *Livre bleu* du Gouvernement britannique.

RENÉ PINON. *La suppression des Arméniens. Méthode allemande. Travail turc.* Paris, Perrin, 1916.

23. Lieux de massacres.

est l'extermination de la race arménienne par les Turcs au profit et sous l'œil encourageant du Boche. Page trop peu connue encore, mais que tout Français doit relire et méditer pour en sortir plus fort et plus uni dans la lutte jusqu'au bout contre le Barbare.

Ce qui suit est l'extrait des rapports diplomatiques les plus sûrs. Il s'agit de juger une nation ; voici des faits diplomatiquement acquis à l'Histoire.

1° En avril 1915, le gouvernement ottoman commença à exécuter un plan systématique soigneusement préparé pour exterminer la race arménienne. En 6 mois, plus de 600.000 Arméniens ont été massacrés ; le nombre des victimes et les moyens employés pour leur destruction n'ont pas de précédent dans l'histoire moderne.

24. Lieux de massacres.

2° La race arménienne n'était pas une menace pour la sécurité de la Turquie. Elle ne méritait en rien l'accusation de déloyauté portée contre elle pour justifier le massacre et la déportation. Le nouveau régime avait été loyalement accepté par elle, et, malgré la se-

cousse des massacres d'Adana en 1909, elle ne demandait qu'à vivre en paix avec l'élément turc.

3° La conservation de l'élément arménien était absolument indispensable au bien-être et à la prospérité de l'Empire. Mais, si son extermination n'était pas dans l'intérêt de la Turquie, elle était profitable à une autre nation.

4° Le gouvernement allemand pouvait empêcher l'œuvre d'extermination : il a préféré ne pas intervenir. Il y a même de sérieuses raisons de croire qu'il a bien accueilli, sinon encouragé, la disparition des Arméniens d'Asie mineure pour l'extension de ses projets politiques et commerciaux dans l'empire ottoman.

25. Brigand circassien.
At Khersez, le voleur de chevaux.

La race arménienne était le grand obstacle à la main-mise de l'Allemagne sur la Turquie par le Bagdad-Bahn. « Les Arméniens, dit « Gibbons, élevés en grande partie « dans les écoles des missions fran- « çaises et américaines, parlent fran- « çais et anglais. En relations com- « merciales avec l'Europe occiden- « tale, l'Amérique et surtout l'Angleterre, ils faisaient naturelle- « ment obstacle aux commis-voyageurs allemands. Leur population « agricole nombreuse et active barrait la route à la germanisation « projetée de la Turquie d'Asie. »

Les Allemands bénéficiant seuls de l'extermination du peuple arménien sont seuls responsables de ce crime. Voilà la conclusion nette des documents diplomatiques.

Voici, pris au hasard dans le *Livre bleu* du Gouvernement britannique, un document non suspect ; il émane d'un professeur allemand.

Document 72. = *Quelques mots aux représentants officiels du peuple allemand, par le Dr Martin Niepage, maître supérieur à l'école allemande d'Alep.*

« En notre qualité de « maître de la Realschule « allemande d'Alep, nous « nous permettons de don- « ner les informations sui- « vantes.

« Nous considérons « comme de notre devoir « de déclarer que notre tra- « vail d'école n'a plus au- « près des habitants de cette « ville aucune base morale, « si le gouvernement alle- « mand n'a pas la possibi- « lité d'empêcher la bruta- « lité avec laquelle on pro- « cède contre les femmes et « les enfants des Arméniens « massacrés. Dans les convois de déportés arrivant de la Haute- « Arménie, les hommes sont tués en route, les femmes et les « jeunes filles, à l'exception des vieilles, des laides et des toutes « petites, sont violées par des soldats et des officiers turcs, puis « elles disparaissent dans les villages turcs et kurdes, où elles « doivent accepter l'islam. Le reste des caravanes est décimé par « la faim et la soif. *Ta alim el aleman !* — C'est l'ensei- « gnement des Allemands ! — dit le simple Turc à ceux

26. *Hadji leïlék*, le pèlerin sacré : cigogne sur son nid.

« qui lui demandent quels sont les instigateurs de ces forfaits. « Les Turcs plus cultivés admettent que, même si le peuple alle- « mand blâme les cruautés, le gouvernement allemand ne fait « rien pour les empêcher, cela par égard pour ses alliés turcs.

« Même des musulmans de sentiments plus délicats secouent « la tête et ne peuvent retenir leurs « larmes, en voyant dans les convois « de déportés les soldats turcs frap- « per violemment des femmes en- « ceintes, des mourants, des gens « qui ne peuvent plus avancer. Ils « ne peuvent se persuader que c'est « leur gouvernement qui a ordonné « ces cruautés et *ils en rendent entiè- « rement responsables les Allemands « que l'on considère comme étant les « maîtres de la Turquie pendant la « guerre*. Dans les mosquées, les « mollahs disent que ce n'est pas « la Porte qui a ordonné les cruautés « envers les Arméniens et leur exter- « mination, mais les officiers alle- « mands.

27. Une arme de massacreurs.

« Nous savons que l'ambassade « allemande de Constantinople a « été renseignée surtout par ses consuls. Mais comme il n'y a eu « jusqu'ici aucune modification, notre conscience nous oblige à « écrire ce rapport. »

Voilà les faits, voilà l'aveu d'un témoin allemand, voilà l'aveu des Turcs eux-mêmes. Il n'y a qu'à terminer comme Gibbons par ce texte de l'Ecriture : « Le Seigneur dit à Caïn : Où

« est Abel, ton frère? Et Caïn répondit : Je ne sais pas : suis-je « donc le gardien de mon frère? » (Genèse, ch. IV, v. 9.)

Que la pensée de ce nouveau crime allemand systématiquement commis, nous aide dans la longueur de la lutte effroyable qu'il nous faut mener jusqu'au bout ; car, écrit M. René Pinon : « Il « n'y a pas pour les forts de devoir plus élevé, plus humainement « et plus chrétiennement impératif, que d'entendre la plainte des « faibles. »

28. Armes des montagnards du Caucase.

29. Le bivouac du 15 avril 1917 au bois de Prouilly.

V ✣ SOUS LES BATTERIES DU FORT DE BRIMONT : 27 AVRIL - 10 JUILLET 1917

19 mars 1917. = Nouvelle de l'avance du 18 : Bapaume, Noyon, Roye et Péronne sont repris. L'ennemi se replie. La cavalerie poursuit et maintient le contact. Serait-ce enfin son heure tant attendue ?

25 mars. = Après quinze jours de manœuvres et d'entraînement intensif au camp de Vi..., nous embarquons pour la Champagne. Par bonds, nous nous rapprochons de la ligne de feu. L'offensive de printemps approche.

9 avril. = Pluie et neige. Nous cantonnons au pied de la montagne de Reims qui nous sépare de la zone de feu. Le bivouac n'est pas idéal en pareille saison ; le matin, nous trouvons tentes et chevaux blancs de neige. Tous pensent à ce qui se prépare.

La nuit, le bombardement a commencé formidable. Nous montons sur la crête qui domine le village et nous cache la vue. A nos pieds, dans la plaine, Reims et la cathédrale ; à droite, les massifs de Moronvilliers et de Nogent-l'Abbesse ; derrière la ville, l'ouverture sur la plaine de la Suippe ; à gauche, la masse du fort de Brimont et la vallée qui file vers Berry-au-Bac. La craie blanche des tranchées se distingue très bien sur les pentes et dans la plaine. Les tranchées boches se distinguent encore mieux par l'éclatement ininterrompu de nos obus et de nos torpilles. De tous côtés, les avions de réglage sillonnent l'air. Plus haut, dans le ciel, des bandes d'avions de chasse font la patrouille de l'air.

14 avril. = Bivouac au bois de Prouilly. Bombardement sans arrêt en avant de nous. Toute la division bivouaque dans le bois. Sur la route voisine, les troupes d'attaque défilent joyeuses.

Où sera notre place et quel sera notre rôle ? On nous fait prévoir que ce sera audacieux et dur. Nous sommes joints pour quelques jours à un des corps d'attaque.

15 avril. Dimanche. = Les dragons, nos voisins de bivouac, m'ont dressé un autel orné de fanions et de lances, sous un grand pin du bois. Assistance nombreuse et recueillie ; on prie pour ceux qui vont mourir demain ; martyrs ceux-là qui vont verser leur sang pour tenter de débloquer le baptistère mutilé, cœur historique de la France.

Quelque chose de grand va se passer où nous brûlons de prendre part. Sur nos têtes, le ronflement des avions de chasse ; derrière nous, les lourdes détonations et le jet

de flammes des trains blindés le disent assez. Nos cavaliers entonnent à plein cœur la belle prière : « Ils ne l'auront jamais, jamais, le pays sacré, notre France ! »

A la hâte, on se disperse pour les derniers préparatifs ; on va souhaiter bonne chance aux escadrons chargés de missions plus délicates.

16 avril. = De bonne heure à cheval, nous allons nous masser derrière la crête boisée qui nous sépare de la vallée de l'Aisne. Nos escadrilles de chasse ont vidé l'air des *drachen* et des avions ennemis. Nous assistons, des boqueteaux de la crête, à la bataille qui a commencé dans la nuit. Déjà, le matin, de longues files d'autos sanitaires nous ont croisés sur la route, le combat a été rude dès l'aube.

Superbe panorama de ce coin de la bataille : à gauche, la longue crête du Chemin-des-Dames et Craonne ; en bas, la vallée où serpente la rivière ; devant nous, s'étend la plaine : la Ville-aux-Bois, Corbény, Juvincourt et, à l'horizon, les clochers d'Amifontaine et de Prouvais. Nous suivons à la lorgnette les progrès de l'avance dans la plaine, et attendons, impatients, que la ligne des chasseurs alpins atteigne le point fixé. Ce doit être pour nous le boute-selle et le saut dans l'inconnu.

Les tanks s'avancent au loin ; ils vont et viennent, crachent leurs mitrailles sur les tranchées ; les voilà poursuivis par un barrage ; en voilà un en flammes. On voit l'équipage sauter dehors et courir tout autour.

Le soir arrive ; la ligne fixée n'a pas été crevée. Peut-être le sera-t-elle demain ? Pluie fine et continue. On dresse les tentes dans la boue et l'herbe humide. La nuit, je sors pour me réchauffer ; tout est blanc de neige. Là-bas, sur le Chemin-des-Dames, roulement ininterrompu des barrages. En face et à droite, le pilonnage a recommencé.

20 avril. = Après deux jours d'attente, nous avons repris, tristes, la route défoncée et encombrée qui redescend des lignes ; derrière nous, l'accrochage continue toujours.

Au bivouac de Bouleuse, la joie revient sur les visages ; le N^e^ corps, dont nous faisons partie, va nous employer à pied dans un coin intéressant, nous marcherons avec des bataillons d'alpins. Enfin !

26 avril. = Le motocycliste de la division apporte l'ordre de départ aux tranchées. Nous allons, avec le groupe d'alpins du colonel Messimy, relever une division d'attaque sous les batteries du fort de Brimont. Ce sera dur, dit-on. Mais nos hommes sont impatients de faire quelque chose dans le formidable accrochage qui a lieu, sous leurs yeux, depuis le 16 avril. Déjà, des éléments de notre division sont engagés depuis les premiers jours de l'attaque. Artilleurs, cyclistes, cuirassiers à pied font vaillamment leur devoir au milieu des régiments du N^e^ Corps. Le 2^e^ bataillon de nos cuirassiers va être cité à l'ordre de l'armée. Ayant à tenir la fameuse cote 108 devant Sapigneul, malgré les mines allemandes qui tentent de trouer la ligne, il est resté inébranlable sur ses positions. L'escadron de mon ami le capitaine Térisse a subi une de ces terribles explosions souterraines qui a décimé ses hommes. Seul avec quelques survivants, il a occupé l'entonnoir attaqué par l'ennemi et, armé d'un fusil mitrailleur ramassé à la hâte, a lui-même fait le barrage.

La canonnade continue formidable et sans arrêt, au delà de la montagne de Reims qui nous sépare des lignes.

27 avril. = A Champigny, où nous cantonnons le soir, arrivent les bataillons d'alpins avec lesquels nous devons marcher. Cavaliers et alpins fraternisent vite. Beaucoup d'anciens cavaliers, parmi leurs officiers. Les cadres qui rentrent de

la reconnaissance du secteur sont soucieux : la tâche ne sera pas facile, nous serons juste devant le fort de Brimont, à courte portée du feu de ses batteries.

28 avril. = Des champs qui bordent le village, on aperçoit les crêtes qu'il nous faudra traverser, le soir à la relève, pour arriver en vue des lignes. Eclatements ininterrompus de « gros noirs » sur les villages où nous aurons à cheminer.

A sept heures du soir, départ dans une chaleur lourde ; on est chargé comme des baudets ; là-bas il ne faut pas compter sur un ravitaillement régulier. Dans l'obscurité, nous traversons les rues du village de Saint-Thierry, au milieu d'un assourdissant vacarme : des caissons d'artillerie vont grand train pour éviter le bombardement quotidien de la zone par obus à gaz. Que serait-ce, s'il fallait cheminer en plus avec le masque ?

Nous arrivons sans encombre aux abris du bois Chauffours ; terrée près de nous une batterie, appelée la « Rageuse » par les fantassins, nous fait copieusement arroser. Dans la journée, une auto sanitaire a été atteinte sur la route, à quelques mètres de mon abri ; elle gît lamentablement, les deux roues de devant démolies.

29 avril. = Je dors au fond de mon abri profond, faisant des provisions de sommeil pour les nuits suivantes. Le soir, on descendra en première ligne, dans le village de Courcy. Sur le canal, face aux batteries du fort, notre bataillon aura à tenir la tête de pont et l'écluse. Encadrant solidement leurs invités, les alpins ont tenu à leur donner la place intéressante.

Réveillé en sursaut par un éclatement sourd qui fait trembler mes poutres, je saute dans l'escalier pour aller aux nouvelles. Le commandant Chabert et le docteur causaient devant leur poste quand le 150 arriva sur mon toit. Projetés en arrière

dans la popote et couverts de poussière, ils n'ont pas eu de mal. Décidément nous avons la chance !

30. Boyau de communication.

Le soir, avant dîner, pour remplacer la messe du matin qui n'a pu être dite, courte réunion dans l'abri du commandant. La petite custode d'argent, qui va descendre avec moi dans la fournaise de Courcy, s'élève au-dessus des officiers de notre bataillon pieusement agenouillés. Là-bas, le bon Dieu sera avec nous. Quelle force morale pour tous !

La nuit est tombée, en route. Avec les docteurs et les infirmiers, je suis la section de mitrailleuses lourdement chargée. Les rafales destinées à nos batteries sifflent au-dessus de nos têtes. Bientôt, quittant la grande route, nous voilà dans le boyau étroit et profond qui nous mènera au village de Courcy. Par le chemin, il y aurait deux kilomètres et demi, il y en a cinq par le boyau.

La lune s'est levée et nous éclaire. Dans le bas, sur le village, on entend un marmitage formidable ; entre le village et nous, un tir de barrage ininterrompu. Et c'est du gros ! C'est là qu'il va falloir passer, et passer lentement, car nos hommes lourdement chargés et abattus par la chaleur ne peuvent aller vite dans le boyau étroit.

Les guides du régiment que nous relevons nous conduisent. Détails peu rassurants sur les mœurs du secteur. « Dans quelques minutes, nous serons à l'endroit du barrage classique. Là, pressez la marche ! »

Nous approchons ; les marmites venant du fort arrivent

puissantes et tombent tout près dans le champ. On presse la marche. « Halte ! — Qu'y a-t-il ? Avancez ! » Pas de réponse. On s'assied au fond du boyau sur les musettes. On attend toujours. Trois quarts d'heure se passent et les marmites rappliquent sans arrêt. Près de moi, le docteur dort, philosophiquement assis sur son sac tyrolien. L'explication nous arrive enfin ; nous sommes butés à la relève du régiment qui s'en va et le boyau est trop étroit pour passer deux de front.

Enfin, la marche reprend. Le son des obus a changé ; ils arrivent maintenant avec un chant chevrotant, éclatement faible et sourd. « Obus à gaz ! » nous dit le guide. « Mettez les masques ! » On met les masques et on avance encore. Nous arrivons aux tranchées de départ du 16 avril, tenues alors par les Russes. Ce sont eux qui ont enlevé le village. Sur le ciel, à droite et à gauche du boyau, des cadavres commencent à profiler leurs silhouettes raidies.

Voici le boyau qui mène, de l'ancienne tranchée russe, à la tranchée allemande conquise. Arrêt. Hurlements devant nous. Notre petit groupe, coupé du gros de la colonne, se bute définitivement à une portion importante de la relève descendante. L'ordre nous est transmis de rebrousser chemin pour dégager. Sur le point d'arriver, nous voilà donc refaisant péniblement tout le chemin parcouru sous les barrages, jusqu'à la grande route.

Mes chasseurs sont déjà en bas, dans la fournaise ; et moi, je suis encore au point de départ. Il me faut les rejoindre au plus tôt. La relève d'infanterie passée, je demande au poste de commandement un coureur pour me guider jusqu'aux lignes ; nos infirmiers, très pesamment chargés, ont besoin de souffler et rejoindront dans un moment.

Voilà mon coureur, petit alpin râblé et nerveux, au regard clair. « Monsieur l'aumônier, en route ! » Mon troisième voyage commence ; trois fois 5 kilomètres, dans un boyau,

cela paraît plus de 15 ; les barrages continuent toujours. Seul, avec mon alpin, nous marchons rapidement dans le boyau éclairé par la lune. Si l'obus siffle comme nous étant destiné, mon coureur se colle à la paroi et repart rapidement, appuyé sur sa canne.

Nous voilà aux tranchées boches de l'offensive. Là, plus de boyaux, plus de parapets ; le fort le sait et inonde sans arrêt ce mauvais coin. Quand la rafale arrive, hurlante, on se colle à plat ventre et, les éclats passés, on se met à courir jusqu'au coup suivant. Dans ce dédale de poutres et de terre remuée, mon coureur se baisse à tout moment pour sentir le fil du téléphone, notre fil d'Ariane, dans ce labyrinthe de tranchées bouleversées. Déjà les murs démolis du village apparaissent.

31. Une sape boche.

Le coureur hésite : « A quel poste de commandement allez-vous ? — Vous savez, je suis nouveau dans le secteur. Allons aux renseignements chez votre commandant. »

Surmontée d'un écriteau P. C., une entrée de sape boche, à moitié démolie ; descente profonde et raide ; dans l'obscurité, on glisse, assis sur la terre qui couvre les marches et on frappe à la porte. Accueil charmant du commandant d'alpins à qui je conte mes aventures. « Votre commandant habite à l'autre bout du village. Vite, un coureur ! » On extrait par les épaules un pauvre coureur qui dort, affalé dans un coin de la sape et en avant ! On remonte à quatre pattes l'escalier escarpé et on dévale, cette fois dans le village.

Est-ce bien un village, cet amas de pierres éparses qui encombrent tout ? Beau travail de nivellement commencé

par notre artillerie et en train d'être parachevé par l'ennemi. Sous les obus qui éclatent autour de nous, sans même faire entendre de sifflement d'arrivée, on saute les tas de pierres, on se couche, on court.

Longeant les murs écroulés du château, dans un enchevêtrement de poutres, d'arbres et de fils de fer, déplacés à toute heure par les obus, nous arrivons à une entrée de cave ; nous nous y engouffrons. Au milieu d'un amas d'agents de liaison et d'hommes couchés à terre, j'aperçois, écrivant, calme, à la lueur d'un bout de bougie, le capitaine Husson, du N[e] hussards. « Vous ici à cette heure ? Mais vous êtes tout près des avant-postes. Le commandant est à l'autre bout du village !... » Je commence vraiment à me demander si j'arriverai jamais à destination.

En route donc pour ce P. C. introuvable. — Une odeur âcre et nauséabonde au dehors. « Les gaz ! » On met les masques et, suant, soufflant, on recommence à courir sous les obus qui rappliquent dans ce mauvais coin.

Nous tournons dans une cour de ferme en ruines. Un trou de cave, dans un angle. « Voilà le poste de secours. Votre commandant est à côté. Au revoir ! » — Déjà mon alpin s'éloigne dans les démolitions. Jamais cave voûtée ne me parut plus confortable abri. Il était trois heures du matin ; cette pittoresque promenade durait depuis neuf heures du soir. J'avais fait plus de 15 kilomètres dans les boyaux.

30 avril. = Je suis réveillé par un rayon de lumière filtrant à travers les démolitions d'un soupirail ; nos infirmiers arrivés à l'aube jacassent déja dans le poste en faisant le café. En chasseurs vigilants, ils ont fureté dans la ferme et trouvé trois sacs russes d'un prix inestimable : café, sucre et biscuits.

Je monte avec le docteur faire un tour d'horizon. « Voyons d'abord l'abri ! » La voûte en pierres de taille,

déjà épaisse, est encore préservée des obus du fort par les murs de la ferme détruits à mi-hauteur. Devant l'entrée de l'escalier, une petite maison sans toiture arrêtera les projectiles tentés de prendre la porte sans avertir. Les soupiraux sont plus inquiétants ; ouverts, comme l'entrée, du côté du fort, on voit qu'ils ont déjà été atteints. Poutres et moellons y ont été disposés par nos prédécesseurs sans grande solidité. Dans un coin, un amas d'équipements et de casques, signe que le poste de secours n'a pas manqué de travail. Il fait un soleil radieux et l'artilleur boche se repose.

De la cour, à travers les ruines, on aperçoit la masse du fort de Brimont ; à cette distance (2000 mètres à peu près), ses batteries voient tout dans le village et on comprend que leurs obus arrivent sans crier gare. En bas des pentes du fort, apparaissent les arbres du canal qui forme la ligne à un kilomètre de nous. C'est là, qu'encadré par les alpins, notre bataillon doit tenir la tête de pont et l'écluse.

Profitant d'un instant de calme, je me fais conduire à l'abri du commandant : 300 mètres à faire dans les démolitions des rues ; là, on se défile derrière les pans de murs ; mais il y a deux carrefours en vue du fort et 100 mètres entièrement à découvert. Les pièces de 130 tirent à la moindre circulation. Notre brave commandant a donné le meilleur abri pour les blessés ; le sien ouvre de plain-pied sur une cour constamment marmitée ; à la hâte, nos sapeurs y font un pare-éclats en sacs à terre.

A la fin de la matinée, les tirs de barrage recommencent, au milieu et à la lisière du village ; un premier jour de relève amène une circulation particulière et l'ennemi l'a vue. Le coin du commandant et le nôtre encaissent sérieusement. Ne pouvant sortir, on installe le poste de secours.

A dix heures du soir, les obus à gaz, en nappes serrées, passent et tombent tout près de nous. On met les masques pour sortir et même dans la cave.

Onze heures. = La porte s'ouvre, on appelle. Des gémissements dans l'escalier : un petit hussard, tout jeune, râle sur un brancard. La veille au soir, un fantassin blessé était resté sur la berge du canal; deux hussards se sont offerts pour aller le chercher en rampant, malgré la mitrailleuse boche, qui, de la maison de l'éclusier, commande les alentours. En revenant dans la plaine, nos deux hommes ont trouvé une nappe de gaz. Pour sauver le blessé qui souffre atrocement, ils n'ont pas voulu mettre leur masque. Maintenant, l'un de ces braves gars, sans connaissance, les yeux vitreux, râle sur son brancard et se déchire la poitrine de ses ongles. Sa respiration entrecoupée et haletante appelle désespérément un peu d'air pur dans ses poumons brûlés par le poison. Sous l'effet des médicaments absorbés, la douleur se calme; la respiration s'apaise par moments, ses yeux reprennent vie. Oh ! la délicieuse impression d'un air vivifiant respiré. Le pauvre gars, incapable de parler, nous regarde; il tend ses mains qui caressent les nôtres pour nous dire son émotionnant merci. Mais le râle reprend; sa poitrine brûlée se secoue. Nos braves brancardiers l'emportent au dehors, ils l'emmènent rapidement sous les tirs de barrage jusqu'à l'auto sanitaire demandée d'urgence, là-haut, à la route.

Bientôt, le poste de secours est rempli d'intoxiqués; ils gémissent lamentablement sur les couchettes et expectorent leurs gaz dans tous les coins de la cave. Agents de liaison surtout, qui ont quitté leur masque pour porter plus vite un ordre.

Le plus atteint est un petit brigadier-sapeur qui a fait comme les autres. A peine remis, il rentre à la tranchée. On lui reproche son absence; le gars ne veut rien dire. Je dois expliquer moi-même la raison de son silence.

De notre abri, empesté d'odeur de gaz et de masques souillés pendus aux murs, s'élève l'âpre horreur de cette guerre barbare. Oh ! les bandits ! Ici, ces pauvres enfants râlent sur les couchettes et se déchirent la poitrine de leurs ongles; là-bas,

dans leurs laboratoires, des savants à grosses lunettes rondes inventent et perfectionnent leurs poisons au nom de la civilisation !

L'artillerie française a la seule vraie réponse : on entend passer au-dessus du village les nappes nerveuses de nos obus asphyxiants ; nos 75, rapides et rageurs, les font pleuvoir sur les lignes ennemies. Puis c'est le fer rouge pour les fauves, nos obus incendiaires tombent par milliers sur les pentes boisées du fort et mettent à nu le repaire de la bête.

1^er^ mai. = Au matin, avant de dormir un peu, je dis la messe dans un coin du poste de secours ; une toile de tente me sépare seule des blessés. — Combien poignante l'oraison du temps de guerre : « *Ut inimicorum nostrorum feritate depressa...* Brisez, ô Dieu bon, la férocité de nos ennemis. »

32. Le village de Courcy après le bombardement.

Le marmitage continue. Dans le village, les murs s'écroulent de toutes parts, donnant chaque jour un aspect différent aux rues et aux carrefours.

En courant, je vais dire bonjour au commandant ; le fil du téléphone, plusieurs fois coupé pendant la nuit, est le seul guide sûr. Aux deux tournants et dans la ligne droite, je suis vu et visé comme les autres par les pièces de 130 constamment en éveil. Les tas de pierres sont vite sautés.

Dans le poste de commandement, calme et bonne humeur. C'est la famille ; le chef y est aimé et obéi, car il n'envoie nul homme où il ne soit allé lui-même. Au milieu d'une bande d'agents de liaison et de téléphonistes qui rient aux éclats

en cassant la croûte, le commandant Chabert, écrit à sa table. Il gronde joyeusement que les enfants font trop de bruit. A mon entrée, le calot des hussards de Bercheny qu'il porte toujours se redresse ; un regard me demande des nouvelles des blessés.

Au dehors, les obus tombent. La vie du poste de commandement continue régulière : les agents de liaison vont et viennent, portant des plis. Quand ils sortent, on leur dit : « Bonne chance ! » — Ah ! les braves gars ! ils le font si simplement.

Un téléphoniste de dix-huit ans, un vrai « gone » de Lyon, décoré du nom de « Mimie » par ses camarades, entre en courant, couvert de terre : « Ça *bille* dans la rue ; pour réparer la ligne, il a fallu marcher à quatre pattes. Les gars, y a-t-il, un coup de pinard ? »

Jour et nuit, toutes les deux heures, que ce soit calme ou agité au dehors, un téléphoniste se lève sans rien dire et sort. Il va vérifier les lignes téléphoniques. Héroïque promenade, où, seul dans les boyaux ou les coins bombardés, on le rencontrera, à plat ventre ou accroupi, raccommodant avec patience une malencontreuse coupure. C'est lui qui surveille la communication vitale du secteur.

11 heures du soir. = Nous recevons notre ration ordinaire d'obus à gaz.

Minuit. = On nous amène notre sous-officier mitrailleur, le bras fracassé par un éclat d'obus. Malgré sa douloureuse blessure, il ne voulait pas quitter son poste et ne l'a fait que sur l'ordre de son officier.

2 *mai.* = Depuis hier, un avion boche vole très bas au-dessus des tranchées et du village. Pendant qu'il repère minutieusement coins et recoins, sa mitrailleuse arrose toute circulation. A midi, bombardement serré de notre tranchée de réserve ; l'avion a remarqué des abris individuels dans la paroi ; 3 pièces de

210 sont en action. L'une d'elle martèle sans arrêt l'entrée du boyau de sortie placé au centre; les deux autres commencent aux deux bouts à la fois et resserrent, à chaque coup, leur angle de tir. Manifestement, elles veulent forcer tous les occupants à passer sous le puissant pilon qui martèle la sortie vers l'arrière. A si faible distance, le tir est précis; dans la tranchée bouleversée par les éclatements, les abris s'écroulent sur les hommes. Sauf deux malheureux qui meurent écrasés sous la terre, tous nos chasseurs se relèvent indemnes, déterrés par leurs camarades.

A plat ventre dans les trous d'obus, on reprend le poste qu'il ne faut pas quitter.

Le soir, à la nuit, un coureur apporte un ordre du commandant. « L'aviation signale des concentrations de troupes du côté de la tête de pont. Se tenir prêts à une attaque. »

Pendant une demi-heure notre cave est prise à partie par une batterie du fort. Les pans de murs s'écroulent sur la voûte qui sursaute lourdement. Plusieurs fois, nos lumières s'éteignent ; une vigoureuse poussée d'air et de poussière envahit l'abri. Le dos appuyé à la paroi du côté boche, pour éviter les éclats projetés par les soupiraux, nous attendons en plaisantant l'obus qui enfilera l'escalier sans crier gare.

33. Une sape boche à Courcy.

Entre temps, tout est mis en ordre ; sur la table, papiers et cartes prêts à être brûlés. Au dehors, les armes des blessés. Si la première ligne fléchit, on se battra à 300 mètres de nous, à la lisière du village, et nous serons nécessairement dans

l'impossibilité d'évacuer les blessés. La consigne est de tenir jusqu'au dernier et de résister jusqu'au bout.

3 mai. = Le jour commence à poindre. Le marmitage reprend de plus belle, précis, cette fois, en barrage du côté du canal, et très nettement dans la plaine... Tout à coup, silence... La mitrailleuse, des grenades, une fusillade.

C'est l'attaque au petit jour. — Nos 75 font le barrage d'attaque... Tout s'est tu.

Bientôt un coureur arrive, essoufflé, demandant les brancardiers. Un officier grièvement blessé. Nous avons des détails. A l'aube, réglées par un avion volant assez bas, les batteries du fort déclenchent tout à coup un formidable barrage sur le canal et la tranchée de réserve. Sur celle-ci, obus à gaz ; le nuage est si épais qu'on ne voit plus à 2 mètres ; il faut se tenir par la main... Les 210 martèlent notre ligne aveuglée par les gaz. L'ennemi compte sur l'affolement et le recul...

En effet, là-bas, au pont et à l'écluse nos mitrailleuses se mettent à tirer. Fusillade. Les passages sont attaqués. Le tir allemand escomptant un recul s'allonge ; mais, sortant du nuage asphyxiant, notre ligne de tirailleurs avance déjà rapidement dans la plaine. Au bruit de la mitrailleuse, le capitaine Mercadier a commandé. « En avant ! »

« Aux premiers rayons du soleil, se profilant sur la crête, ils « s'avançaient en hurlant, courant à travers les herbes, baïonnette « au canon ; que c'était impressionnant ! nous disait peu après le « commandant du bataillon voisin, il me semblait revoir mes « alpins du début de la guerre. »

Les assaillants avaient manqué leur coup ; leurs éléments avancés eurent vite repassé le canal. Toute la journée, on vit des groupes remonter les pentes du fort. L'ennemi savait maintenant que les passages étaient bien gardés.

On apporte sur un brancard le lieutenant Vittet, blessé au moment où il entraînait ses hommes en avant. Il râle sans connaissance, le crâne ouvert par un éclat d'obus. La seule chance de salut est le transport rapide à l'ambulance. Mais les évacuations sont impossibles de jour ; le lieutenant Vittet, savoyard au cœur d'or, est adoré de ses hommes. « Il faut l'emporter à tout prix par les champs jusqu'à la route, » dit un brancardier. Trois autres volontaires se présentent et les voilà partis à travers le village et la plaine, avec 3 kilomètres à faire à découvert. Arriveront-ils sains et saufs ?

Les batteries du fort, les Allemands, verront le brancard, et ne tireront pas... Les batteries du fort, les artilleurs, voient le brancard et tirent. Une pièce de 130 prend la consigne du petit groupe et, jusqu'à la route, ne cesse de le harceler. Plusieurs fois, suivi de trop près, il doit se terrer avec le brancard dans les trous de marmite.

Quel nom donner à celui qui, la lorgnette en main, réglait le tir ? Il était de l'école de ces officiers du kaiser qui, en 1915, dirigeaient les massacreurs dans une ville arménienne.

4 mai. = « Ce soir, relève des premières lignes par les alpins ! » nous annonce un chasseur qui vient chercher, sous les marmites, un quart de café pour son officier.

A midi, pendant le déjeuner, un obus ferme l'entrée du poste de commandement. Tout le monde est couvert de plâtras et de poussière, mais pas une égratignure.

Marmitage tout le jour.

Le soir, le poste de secours est de nouveau pris à partie par une batterie de 210.

Pourrons-nous être relevés ? Trouvera-t-on encore quelques morceaux sous les décombres ? Plusieurs coups angoissants. Ah ! la brave voûte ! Mais cela finira mal ; il vaut mieux aller demain habiter ailleurs.

5 *mai.* = Je me réveille dans l'obscurité, au fond d'un abri souterrain de la deuxième ligne où je me suis effondré de sommeil, vers une heure du matin. Je me souviens vaguement que la relève, du village à la route, n'a pas été trop rude.

Je remonte à la lumière et, défilé à plat ventre dans l'herbe sur le toit de l'abri, je puis contempler le charmant village, où nous avons passé sept nuits dans la fournaise, et le grand boyau dont la crête crayeuse serpente dans la plaine, et, en face, le fort de Brimont qui dort au soleil pour le moment. A droite, à l'horizon, les tours de la sainte cathédrale à travers les arbres.

Dans l'abri du commandant, on serait joyeux de se retrouver tous ensemble, sans la pensée que la place du plus jeune officier est vide. Un coup de téléphone vient de nous apprendre sa décoration et sa mort. Mais tous pensent aussi que bien d'autres places devraient être vides, sans une visible protection de Dieu sur nos chasseurs.

Le soir, à table, le calot des hussards de Bercheny a son allure des grands jours ; bien brossé par le fidèle Jamet, l'ordonnance breton du commandant, il fait briller sur le drap bleu cendré son cor de chasse d'or. Le commandant nous annonce les félicitations du général Gratier, de la N^e^ division d'infanterie, et du colonel Messimy, commandant le groupe d'alpins. « J'ai été fier, a dit le général, de commander à de tels hommes. » Et une liste de citations demandée par le général attend sur le bureau.

7 *mai.* = Sous la pluie fine, qui détrempe rapidement la craie glissante des boyaux, la relève montante arrive du cantonnement de l'arrière.

A minuit, nous arrivons près du bois où attendent nos chevaux. Il faut faire vite, car nous voisinons un carrefour et une gare bombardés chaque nuit par des pièces à longue portée. On approche du bois quand un obus arrive en sifflant dans

l'obscurité ; à plat ventre dans le fossé de la route, on crie : « C'est pour la gare ! » A chaque minute, un obus arrive. Nouveau plat ventre. Le tir se rapproche. Nous voici aux chevaux ; on bride à la hâte ; à la lisière du bois, je cause avec le capitaine Mercadier, quand un obus arrive en hurlant et tombe en plein dans le tas. Une gerbe noire de la hauteur des arbres, une détonation formidable ; des bandes de chevaux affolés nous arrivent au galop dans le bois ; des gémissements, des hennissements de chevaux attachés aux arbres. Pendant que le capitaine, toujours calme, fait défiler tout son monde à contre-pente pour attendre à l'abri la fin du tir, je rentre dans le bois ; les obus arrivent toujours. L'un d'eux s'enfonce dans l'herbe sans éclater, à 5 mètres de moi. Le plat ventre est une gymnastique facile en pareil cas.

Le lieutenant d'Asnières de Sales, projeté en l'air par la première explosion, arrive vers moi, dans la nuit, son casque défoncé, son manteau déchiré. Seules, quelques contusions pour avoir été renversé par une bande de chevaux. Aidés par des sapeurs du génie, qui travaillent tout près, nous fouillons le bois. Un seul tué, le brave Granier, atteint d'un éclat en plein cœur. Le brancard est porté à l'ambulance, toute proche. En bas, sur la route, on entend nos cavaliers passer au trot le mauvais endroit de la gare. Pour eux, revenant du marmitage de Courcy, ce n'était qu'un incident qui n'avait pas atteint leur calme.

Nos chevaux nous attendent à la lisière des arbres et nous quittons à vive allure ce bois de M··· ; j'en garderai la vision d'obus bien dirigés arrivant en hurlant dans la nuit.

15 mai. Mort du maréchal-des-logis Maurice Réaux. = Un cycliste, arrivé du secteur, raconte dans un groupe la mort d'un sous-officier tué aux avant-postes. « Un tout jeune à figure d'enfant, me dit le cycliste qui ignore le nom... » Un secret pressentiment me fit penser aussitôt à Maurice Réaux, du

3e escadron : âme trop visiblement préparée par Dieu depuis quelque temps. Fils d'officier, il cachait une grande âme sous son extérieur d'enfant. Ne le trouvant pas encore assez robuste, le colonel avait, l'an dernier, arrêté sa demande pour l'infanterie. L'approche de l'offensive espérée et impatiemment attendue avait comme transformé son âme. Je me rappelle encore ses grands yeux limpides et son visage radieux, le matin où il fit ses Pâques dans la petite église de Nanteuil-la-Fosse ; sa dernière communion, le 15 avril, dans le bois du bivouac ; et, quelques minutes avant le boute-selle, ses dernières paroles : « Père, voilà le moment que j'ai tant désiré depuis que j'étais tout petit. » Pauvre enfant, ce n'était pas en combattant à cheval qu'il allait mourir.

Le 16 mai, dans la nuit, son peloton fut désigné pour placer un nouveau poste avancé sur la berge même du canal. Tâche délicate. En face, sur l'autre berge, les sentinelles ennemies veillent dans l'ombre. Un lieutenant d'alpins, l'aspirant Gailleton de notre régiment, et le maréchal-des-logis Réaux qui sera chef de poste, s'avancent silencieux entre les arbres pour repérer l'endroit. Est-ce le bruit des pas dans l'herbe ? Est-ce plutôt le cadran lumineux de sa montre-bracelet qui dévoile Maurice Réaux ? Un feu de salve. Il tombe en gémissant, frappé en pleine poitrine. Sous une grêle de balles, l'aspirant Gailleton va en rampant chercher deux chasseurs pour transporter le blessé à l'abri du talus. Au péril de leur vie, ils le ramènent enfin, sans connaissance. On le panse ; la blessure est de celles qui ne pardonnent pas. L'aube arrive,

34. Le canal en vue des batteries du fort de Brimont.

Maurice Réaux rouvre les yeux, appelle deux fois sa mère et meurt... Combien déchirante cette voix d'enfant qui appelle : « Maman ! » dans le silence des avant-postes !

35. Un mauvais coin.
Passerelle sur le canal en vue du fort de Brimont.

Enseveli avec des délicatesses maternelles par son capitaine, sur le bord de la route ; dans sa tombe de craie blanche, le visage tourné face au fort de Brimont, il dort maintenant le cher enfant, glorieux de la mort qu'il avait rêvée... Quelques jours après, sa pauvre mère m'écrivait les mots de sa dernière lettre : « Maman, si je meurs, j'irai au ciel ! »

29 mai au 10 juillet. = Nous avons relevé successivement plusieurs divisions d'attaque.

A Loivre, nous voici encore sous les batteries du fort de Brimont ; plus près encore cette fois. Les artilleurs d'en face n'ont pas besoin de lorgnettes pour surveiller les rues du village. A notre gauche, des zouaves et des « joyeux » ; à droite, une division à fourragère. Secteur délicat : seul, dans la ligne, il s'avance en flèche au delà du canal. Sa pointe extrême tient même quelques centaines de mètres de la voie ferrée devant Berméricourt ; c'est un coin douloureux dans la ligne ennemie. Derrière nous enfin, le canal que l'on ne suppose pas devoir être repassé ; les passerelles sont sous le feu direct du fort.

Mais notre brave artillerie est derrière nous qui veille. A la moindre fusée d'alerte, elle déclenche devant nos tranchées un mur impénétrable.

Les combats furent rudes dans ce coin au moment de

l'offensive ; aussi, dans ce secteur nouvellement conquis, les fantassins n'ont encore eu le temps ni de faire des abris, ni de recreuser les boyaux nivelés, ni d'ensevelir tous les cadavres. Tout est à organiser et à construire sous les barrages écrasants des batteries du fort qui veulent empêcher les travaux. Nos hommes eurent encore là de rudes moments. Pendant la journée, les voies de circulation sont bombardées sans règle : au milieu du plus grand calme, des barrages serrés et brisants, privés de toute cadence, se déclenchent soudain. La nuit, quand un coup de main à droite, à gauche ou sur nous, ne réveille pas toute la grande musique des artilleries, on travaille activement.

Secteur sans aucun pittoresque ; à nous en est un peu la faute ; des tas de pierres, seuls restes de Loivre, qui était, paraît-il, un superbe village de gros cultivateurs aisés. Secteur tranquille, il y a un mois encore, l'ennemi s'y était confortablement et solidement organisé à l'abri des frais ombrages du canal. Nos artilleurs de l'offensive, en gens civilisés, n'ont, dans le nivellement, respecté qu'un seul coin, le cimetière : à la vérité ils ont épargné un document de la « kultur » allemande et de son respect pour les morts. Le sous-sol du cimetière était transformé en abris. En dehors des tombes ? pensera-t-on. — Entrez ! — C'est macabre ! ou plutôt c'est boche !

36. Passerelle sur le canal rapidement rétablie après le tir de barrage.

Les grands caveaux de marbre, vidés de leurs cercueils ; sur les tables de pierre, on a installé des couchettes. Même, dans l'un d'eux, en bas, un cercueil, et une couchette à la table supérieure. Plus loin, un écriteau : *Schwarze Kamera,*

« Chambre noire ! » indique par une lourde plaisanterie l'atelier d'un photographe amateur. Entre tous ces abris, un boyau souterrain, permettant d'aller et de venir à couvert, aboutissait à une salle plus vaste donnant sur le canal. Voilà qui devrait être classé comme monument historique, à la reconstruction du village.

Quelques jours après ma visite au cimetière, je passai seul, dans la nuit, me hâtant pour éviter le bombardement des passerelles du canal. Dans la journée, un avion allemand avait été abattu par un de nos « as » dans la tranchée voisine. Passagers et appareil étaient venus en tournoyant s'écraser à quelques mètres d'un abri. Assisté d'un officier de dragons, j'avais enseveli les corps dans la plaine. Le père du pilote, banquier connu de la « Wilhelmstrasse », viendra peut-être après la guerre visiter la tombe. Il aura à proximité un exemple de la civilisation française et de la culture germanique.

Quand je longeai les murs du cimetière, la lune sortant des nuages éclaira d'une lueur blafarde cet endroit profané. Je pressai le pas, songeant à la malédiction qui poursuit toujours ceux qui ne respectent pas la mort.

15 juin. = La nuit, dans l'auto qui, à toute allure, nous ramène avec le commandant au cantonnement de l'arrière, tout le secteur de Loivre nous apparaît jalonné par des fusées. On pense à ceux qui, là-bas, ont pris notre place dans l'odeur des cadavres et sous les barrages.

16 juin. = Au cantonnement, je retrouve mes hommes avec joie. Les souffrances et les dangers communs ont trempé une affectueuse fraternité d'armes.

Il y a plus, dans le regard de nos petits gars. Les citations à l'ordre du groupe alpin viennent d'arriver. Après deux mois et demi sous les batteries du fort de Brimont, à côté des

zouaves, des divisions à fourragère et des alpins, nos cavaliers ont appris une fois de plus ce qu'ils valent. Au feu, ils sont fiers d'avoir été jugés par des maîtres.

1er novembre 1917. = Oubliant l'horrible chose qu'est la guerre, ma pensée monte vers vous, chers petits chasseurs, et vous leurs chefs, qui avez donné votre sang pour la France.

Elle va aussi à vous, officiers et sous-officiers du régiment, partis si nombreux comme volontaires dans d'autres armes : aujourd'hui fantassins, artilleurs, aviateurs, alpins, vous avez gardé, nous le savons, vos âmes de cavaliers.

Ce n'aura pas été une de tes moindres tâches, Cavalerie de France, que ton apport généreux et constant de cadres aux autres armes. Plus tard, l'Histoire jugera de ton rôle dans la grande Guerre !

37. Officier de dragons en reconnaissance. (Lorraine, 1914.)

TABLE DES CHAPITRES ET DES GRAVURES

TITRE . . *Saint-Georges*, bois de Louis Jou III

DÉDICACE V

A MES COMPAGNONS D'ARMES VII

La Victoire, en chantant..., bois de Louis Jou VIII

I LA MOBILISATION EN TURQUIE D'ASIE :

MAI-JUIN 1914 I

1. Panorama des montagnes d'Arménie, lieux de massacres . . I

2. Consulat de France à Siwas. Mme Carlier, femme du Consul, y défendit elle-même les réfugiés arméniens (1895) 2

3. La réception officielle du 28 juin 1914 à Siwas. Les invités du wali et l'Etat-Major turc et allemand du 10e Corps 3

4. Divan arménien 4

5. Service de vaccination anti-typhoïdique au dispensaire français de Siwas (mai 1912) 5

6. Port de Samsoun sur la mer Noire 6

7. Stamboul et la Corne d'Or au clair de lune 7

8. Campement kurde 8

9. Ancienne église arménienne à Tokat, décor de céramiques bleues 9

10. Types circassiens 9

11. Une visite au camp de cavalerie du 10e Corps Turc (Siwas, mai 1914) 11

II ✤ MES DRAGONS ✤ LORRAINE : 1914-1915 . . 13

12 . Gué de la Mortagne, près Gerbéviller. La passerelle appelée depuis le « Pont de la Mort » 13

13 . Les cloches d'Arracourt (Lorraine) qui sonnèrent la fausse alerte de mobilisation en 1914 14

14 . Devant la crête d'Igney-Avricourt : Emberménil incendié par une patrouille boche (avril 1915) 25

15 . Une prise d'armes après les affaires de Reillon, 1915 . . . 26

16 . Mon chien 27

17 . Fort de Manonviller (Lorraine), décembre 1914 28

III ✤ MES CHASSEURS ✤ AUX TRANCHÉES : 1916 . 29

18 . La messe dans le bois derrière la tranchée (septembre 1916) . 29

19 . La tranchée après le torpillage 33

20 . Poste de guetteur après le marmitage 35

21 . A la lisière du bois : la tranchée boche vue de la tranchée française 38

IV ✤ UN NOUVEAU CRIME ALLEMAND : LES MASSACRES ARMÉNIENS PENDANT LA GUERRE 39

22 . Le poignard des fiers montagnards du Caucase 39

23 . Lieux de massacres 40

24 . Lieux de massacres 40

25 . Brigand circassien. *At Khersez*, le voleur de chevaux . . . 41

26 . *Hadji leïlék*, le pèlerin sacré : cigogne sur son nid 42

27 . Une arme de massacreurs 43

28 . Armes des montagnards du Caucase 44

V ✤ SOUS LES BATTERIES DU FORT DE BRIMONT : 27 AVRIL - 10 JUILLET 1917 45

29 . Le bivouac du 15 avril 1917 au bois de Prouilly 45

30 . Boyau de communication 50

31 . Une sape boche 52
32 . Le village de Courcy après le bombardement 56
33 . Une sape boche à Courcy 58
34 . Le canal en vue des batteries du fort de Brimont 63
35 . Un mauvais coin. Passerelle sur le canal en vue du fort de Brimont 64
36 . Passerelle sur le canal rapidement rétablie après le tir de barrage 65
37 . Officier de dragons en reconnaissance (Lorraine, 1914) . . 67

TABLE DES CHAPITRES ET DES GRAVURES 69

Saint-Georges, bois de Louis Jou 71

ACHEVÉ D'IMPRIMER 72

COMPOSÉ EN CARACTÈRE FRANCAIS TORY-GARAMONT
PAR FRAZIER-SOYE , MAITRE-TYPOGRAPHE A PARIS
BOULEVARD MONTPARNASSE , 168 , PRÈS L'OBSERVATOIRE

ACHEVÉ D'IMPRIMER A QUATRE CENTS EXEMPLAIRES
LE DOUZE AVRIL 1919 , L'AUTEUR ÉTANT A BAGDAD
SOUS LA DIRECTION DE ALBERT VUAFLART , SON AMI